

9.2. *Éléments de la philosophie culturelle*  
*Institut supérieur de l'éducation*  
*Cours Troisième année Philosophie 1992/1993*  
*VII- Olympiadelaan 25 2020 Anvers*

*Contenu : voir p.85*

***Introduction... une méthode philosophique.*** (01/10)

La philosophie, surtout depuis Platon d'Athènes (-427/-347), fondateur de l'Académie, a eu son propre mode de fonctionnement. Nous allons maintenant l'esquisser brièvement, en suivant ce qui a été dit dans la première et la deuxième année.

**1.-- *L'homme est une âme située dans un corps, une "polis" (société) et un "cosmos" (univers ordonné).*** Nous nous référons à *E.PL. PSY. 15/16 (L'âme harmonieuse)*.

***Modèle :*** Tout d'abord, le terme "harmonie" signifie "intégration", ou encore "configuration". De préférence - nous sommes dans l'Antiquité grecque - la configuration ou "harmonie" est telle que, par sa façon d'être peu commune, elle suscite l'admiration et l'étonnement et est donc "kalos", belle. En d'autres termes, pour les Grecs anciens et en particulier pour les paléopythagoriciens (-560/-300) et les platoniciens, une chose est "harmonieuse" dans la mesure où elle contient de la bonté et de la beauté... Ce qui suit donc, selon Platon.

**a. *L'âme et le corps***

Celles-ci sont, dans le cas de l'homme dans la mesure où il est "en ordre", de préférence jointes ensemble proprement (ce qui atténue grandement le fameux "dualisme platonicien").

**b. *L'individu et "politique"***

(littéralement : "ville" ; "cité-état" - qui constituait la société de l'époque), ces dernières sont de préférence proprement reliées entre elles.

**c. *Humanité et cosmos***

(Lat. : "univers", la totalité de tout ce qui est). Cette triple harmonie domine avant tout le pythagorisme et le platonisme.

***Contre-modèle.***

***Bibliographie :*** *G. Rouget, La musique et la transe, Paris, 1980, 267/315 (Musique et transe chez les Grecs).*

Le perturbé psychologique (grave ou léger) - le "possédé" - qui, à la suite d'une offense au corps, à la polis ou au cosmos, présente une âme perturbée (il est vulnérable et subit la colère d'une divinité punitive), est en état de "folie divine" (comprendre : perturbation induite par la divinité). Son esprit est déréglé. La danse rituelle et le sacrifice peuvent rétablir l'harmonie, dans le cadre d'une manie céleste ou initiatique (ivresse sacrée). Voir *E.PL.PSY. 72/73*.

### ***L'harmonie dialogique et enveloppante.***

Cf. *E.PL.* 114, 110/113 -. L'année dernière, nous avons noté que pour Platon, une leçon de philosophie signifiait une "sunousia", une rencontre intime. Ce n'est que dans le contexte d'une telle "amitié" philosophique que l'étincelle de l'intuition "jaillit" d'un étudiant à l'autre. Avec les pythagoriciens de l'Antiquité, cette "société de pensée" était déjà à l'œuvre.

En d'autres termes, philosopher était bien plus qu'un individu solitaire absorbé par des choses abstraites.-- Ceci était renforcé par la religion : l'étudiant vivait dans la "sunousia", l'intimité, avec l'une ou l'autre divinité qui l'assistait dans son travail de formation et d'apprentissage.-- C'est le principe dialogique.

Mais il y a une deuxième "harmonie" : l'inclusion ou le caractère inclusif, Platon - suivant les traces, entre autres, d'Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425 ; l'explorateur de pays et de peuples, connu pour ses *Historiai* (Explorations)) - commence méthodiquement par la présentation des opinions des prédécesseurs et des contemporains. Cela se retrouve également dans l'agora, l'assemblée publique démocratique : ce n'est qu'après que chaque citoyen ait exprimé son opinion qu'ils prennent des décisions. Encore une fois : pas l'individu obstiné ou de droite ou préférentiel (cf. Ch. Peirce), mais l'individu en contact avec les opinions des autres ! Voilà pour l'harmonie ou l'unification dans quelques-unes de ses conséquences.

### ***2. l'homme en tant qu'âme qui déploie "le noble joug".***

*E.PL.* *Zugon'*, latin : *iugum*, joug. *Xuzeuxis'* (= *su.zeuxis*) est également utilisé comme métaphore : deux animaux portant le même joug, par exemple pour la charrue ou le chariot, sont appelés "jumeaux".

Platon utilise ce terme métaphorique pour indiquer l'orientation de notre âme avec son esprit vers la réalité. Elle est dite "noble" (*kalon zugon*) ou "belle" parce que Platon ne s'intéresse et ne s'émerveille que de la particularité du "nous" humain, latin : *intellectus*, esprit.

En effet. **a.** Les Primitifs - par exemple à travers leurs magiciens/magiciennes - savaient déjà que la connaissance (mantique) et la magie (action) ne fonctionnent que si la règle "similia similibus" (le même au moyen du même, l'original au moyen du modèle) est respectée. La connaissance directe et l'action sur une réalité (métonymique) et l'image métaphorique) sont les instruments de la magie archaïque et du mantra.

En d'autres termes, pour que le voyant ou le magicien puisse vraiment saisir la réalité (connaissance solide, mantique ; effet certain, magique), son esprit doit être très précisément - akribos - en accord avec cette réalité.

**b.1.** Chez les Grecs anciens, Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438), les Paléopythagoriciens (-560/-300) et Parménide d'Eléa (-540/...) mentionnent une structure analogue : "hupo tou homoinu to homoion" (au moyen du semblable (modèle) le semblable (original)). Appliqué par Parménide : "Être pensé (modèle) et être (original) sont les mêmes".

**b.2.** *Platon* - par exemple dans sa *Politeia* - mentionne la même structure : ce qui est visible (métaphore de "tout ce qui est" ; original), et la vision (métaphore de "l'esprit", modèle) sont un joug, une paire de chevaux. En d'autres termes, notre esprit est la vision ; la réalité est ce qui est visible pour cet esprit. L'esprit et l'être, en tant que joug ou couple, sont dans leur ensemble un autre exemple d'harmonie ou de fusion, ici comme "s'accordant l'un à l'autre".

### *Notes*

**a.** Les penseurs du Moyen Âge (scolastique : 800/1450), suivant les traces de S. Augustin de Tagaste (354/430 ; le plus grand père de l'Église de l'Occident antique chrétien), ont appelé le joug ou le couple "intentio" (comprendre : orientation, alignement).

**b.** Franz Brentano (1838/1917 ; figure de proue de l'école autrichienne) a réintroduit ce concept médiéval dans sa psychologie et, immédiatement, dans la philosophie contemporaine.

Dans la phénoménologie intentionnelle d'Edmund Husserl (1859/1938), l'intentionnalité ou l'orientation de la conscience (noësis subjective dirigée vers le noëma objectif) est centrale. En d'autres termes, en tant qu'êtres conscients, nous donnons sur le monde... Ainsi, nous voyons qu'un concept du Moyen Âge est actualisé et rétabli. Cela donne lieu à trois approches partielles, que nous allons maintenant préciser.

### **A.-- Ontologie. (03/05)**

Ontologie ou théorie de la réalité. L'"être" était le terme utilisé par les Grecs anciens pour décrire la réalité accessible à notre esprit.

Nous trouvons ici ce que Platon appelle "theoria", la pénétration. Notre âme, située à travers le corps dans la polis et le cosmos, (**a**) perçoit avec acuité (**b**) pour comprendre et expliquer - déjà les Paléopythagoriciens appelaient "theorikos" quelqu'un qui, par exemple, assiste aux Jeux olympiques - non seulement pour le plaisir, mais pour saisir sa vraie nature - sa "réalité".

Les Romains ont rendu le terme “theates” (celui qui pratique la theoria) par le terme “spéculateur”, au sens premier “watcher” (celui qui observe de près pour savoir ce que c’est). En latin, “Specula” signifie “observateur”. Ils ont traduit le terme “theorein” par “speculari”. Spéculer, c’est appeler ce qui est l’essence du philosophe (...): l’investigation de ce qui apparaît derrière l’observation immédiate, à savoir les liens. -- On compare cela avec ce que les Milesiens (Thalès, Anaximandros, Anaximenes) ont voulu dire, comme le fait par exemple Hérodotos, à savoir :

- a. oipsis”, l’observation immédiate,
- b. suivi de “historia”, recherche de ce qui n’est pas immédiatement donné.

Il n’est donc pas surprenant que Platon, dans cette veine, dise que l’“epistèmè”, la (vraie) science, est “theorike tou ontos” (observer de près comme un observateur tout ce qui est réel afin de le sonder).

### ***Existence / essence.***

L’ontologie dépend d’un couple que Platon distinguait déjà, à savoir l’existence réelle (existentia, en latin moyenâgeux) et le mode d’existence réelle (essence, en latin moyenâgeux).

En effet, le philosophe vise les deux côtés d’une chose ! Par exemple, “Comment quelque chose est culturel ?” et “Comment quelque chose est culturel ? Ces questions culturologiques ne sont que des applications de la paire ontologique : “Quelle est la réalité de quelque chose ? (existence) et “comment une chose est-elle réelle ? (essence). C’est ce que signifie “le noble joug”.-- Il convient de noter que “quelque chose” signifie “tout ce qui n’est pas rien”.

### ***Le transcendantal.***

On appelle “transcendantal” ce qui dépasse, transcende, “transcende” tous les concepts - universels, privés, singuliers.

***Bibliographie*** : O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Vienne, Herder, 1959-5, 372, 384 ; id., *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 1086.

Willmann dit que le quadrilatère “être (réalité) / bien (valeur) / un (tout et ou entier) / ‘vrai’ (intelligible)” est le résumé du couple “un / vrai” des paléopythagoriciens et du couple “être / bien” platonicien. Qu’est-ce que cela signifie ?

Pour les pythagoriciens, tout ce qui était un - c'est-à-dire tout ce qui est collection (tout et système (totalité) - était immédiatement - ipso facto - "vrai" (c'est-à-dire transparent, compréhensible, intelligible). Il s'agissait essentiellement de "harmologues" (l'harmologie est une théorie de l'ordre qui examine les relations entre (une multitude de) données).

Pour Platon, tout ce qui est "être" (réel) est réel dans la mesure où il est "bon" (précieux), c'est-à-dire vraiment bon. Ce n'est qu'alors qu'elle est immédiatement "vraie" (compréhensible, significative, acceptable pour notre esprit).

*En d'autres termes*, l'"être" est quelque chose en soi, un donné ("res" pour les scolastiques médiévaux), qui se distingue du reste "quelque chose" (aliquid, en latin médiéval). Plus loin : en tant que totalité (tout, entier) étant un (ce qui fait qu'une multitude est un) ; en tant qu'objet de perspicacité étant "vrai" (intelligible) ; en tant qu'objet d'appréciation étant "bon" précieux).

Ces concepts transcendants sont partout. Dans tout ce que nous affirmons, ils sont présents comme présupposés, comme une lumière qui éclaire.

Une culture est donc une réalité (un être). C'est un ensemble d'éléments - éléments culturels - qui constituent un tout ou un système (un). C'est un ensemble de valeurs (bonnes). Il est donc compréhensible (vrai).

Vous voyez, si vous comprenez correctement les termes anciens, ils deviennent les axiomes de notre recherche, qui a pour prémisse de base l'ontologie.

#### **B.-- Harmologie (ordre). (05/08)**

L'harmonologie ou théorie de l'ordre étudie les relations entre les données. Dans le langage ancien, on appelait cela la stoïchieuse, la décomposition des facteurs.

*Bibliographie* : E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Anvers / Nijmegen, 1944, 29/56 (Plato),-- surtout 30, 36, 38, 42. B

Eth est l'un des rares à souligner cet aspect - un aspect fondamental chez Platon et dans l'ensemble de la philosophie antique. "Stoicheiosis" (Lat. : elementatio) signifie par exemple "la construction à partir d'un certain nombre d'éléments primaires" ou même "la construction axiomatique de propositions géométriques en un système" (Beth, o.c. 3).

En d'autres termes : un exposé qui, prenant des éléments individuels - stoicheia - comme donnés, les examine par comparaison pour leur cohérence (collection, système). Un certain "holisme" (sens de la totalité) est la condition de base. Typique de la pensée des Anciens.

### ***Induction.***

À partir d'un certain nombre d'exemples concrets - *note* : échantillons - Socrate essaie de découvrir exactement ce que nous entendons par un certain mot ou concept et quels sont les éléments constitutifs - *note* : stoicheia - de la réalité correspondante". (E. De Strycker, *Concise history of ancient philosophy*, Anvers, 1967, 74).

Comme vous pouvez le constater, De Strycker ignore la stoïchiosé, mais, dans son rendu de ce qui est l'étude des éléments (stoicheia), à savoir l'induction, il la mentionne involontairement.

### ***Modèle applicable.***

O.c., 74.-- L'induction socratique - littéralement De Strycker - considère un certain nombre d'exemples (échantillons d'une collection ou également d'un système) afin d'arriver à l'élucidation d'une connexion significative (donnée dans la langue).

Si **a.** un coureur, un lutteur, un chanteur, par exemple, **b.1.** peut aussi courir, lutter, chanter mal à volonté et **b.2.** n'échoue pas contre son gré, alors seulement la langue dit qu'il est "bon". Toute compétence, expertise, comporte nécessairement comme éléments **i.** performer, **ii.** performer bien ou mal à volonté.

Ainsi, à la manière socratique-platonicienne, une définition (détermination de l'essence) est littéralement construite, à savoir à partir d'éléments - constitutifs ou déterminants - qui peuvent être trouvés (vérifiés) dans la réalité. Ainsi, on passe d'une définition purement nominale ou verbale à une définition réelle ou factuelle.

### ***Collection/système.***

Lorsque je prends la culture primitive des Indiens, je prends un type - "élément" - parmi la collection totale de toutes les cultures possibles. C'est l'induction métaphorique.

Si je prends, par exemple, leur agriculture dans la totalité de la culture indienne, alors je ne prends pas la culture entière mais la culture partielle, la partie ou le sous-système. C'est l'induction métonymique.

***Conclusion*** : il existe deux types d'échantillonnage ! Dans le premier cas, je situe la culture entière dans la totalité de toutes les cultures (possibles) (collection) ; dans le second, je situe une partie de celle-ci dans la totalité du système culturel dans lequel elle s'inscrit.

La première induction conduit à la généralisation ; la seconde conduit à la généralisation. - C'est ce que Platon entend par "stoïchiosé" ou analyse élémentaire ou factorielle.

### ***Théories génétiques.***

Lorsque notre pensée examine comment une chose s'est développée depuis son origine, elle est "génétique" (du grec ancien "gennetikos", littéralement : "génétique", c'est-à-dire relatif à l'origine)... Ainsi, nous pensons génétiquement lorsque nous examinons, par exemple, la genèse d'une plante ou l'origine d'un empire ou l'histoire d'un texte, de sa première ébauche à son achèvement". (*O. Willmann, Abrisz der Philosophie, Wien, 1959-5,51*).

Ainsi, Platon tente de retracer le cours de la culture athénienne depuis la fondation de la cité et distingue des phases (étapes) :

- a. début,
- b. croissance - et - dégénérescence
- c. la purification.

Une classe en particulier, les "capitalistes" de l'époque, a fait dégénérer toute la culture en une grande entreprise à la recherche du profit, au détriment de la culture de l'esprit.

### ***Au fait :***

On sent ici l'influence d'Héraclite d'Ephèse (-535/-465), dont le mode de pensée a été suivi par Kratulos, le professeur de Platon. Comme le dit A. Rivier, *études de littérature grecque (Théâtre, Poésie lyrique, Philosophie, Médecine)*, Genève, 1975, 369/395 (*L'homme et l'expérience humaine dans les fragments d'Héraclite*), pour l'Héraclite la vie humaine est structurée selon des paires d'opposés (santé et/ou maladie, veille et/ou sommeil par exemple). Ici : la vie culturelle est caractérisée par deux stoicheia ou éléments, qui forment des paires d'opposés, c'est-à-dire l'épanouissement et/ou le déclin, sous forme de juste mesure et/ou de dégénérescence... Il s'agit alors d'un exemple d'"harmonie des opposés". -- Une harmonie composée d'éléments qui constituent des paires d'opposés ou "sustoichiai" (systèmes)... C'est aussi la stoïchiose ou l'analyse factorielle. Mais alors une analyse diachronique au lieu d'une analyse synchronique, une analyse qui porte sur un système dynamique.

### ***Induction sommative et amplificative.***

Imaginons que l'on étudie un certain nombre de civilisations (paratactique) ou un certain nombre de parties d'une civilisation (hypotactique) et que, à la fin, on résume les échantillons, on a alors une induction sommative.

Imaginons que l'on en tire des conclusions pour d'autres civilisations ou parties de civilisation non encore étudiées, on est alors engagé dans une induction amplificatrice ou d'expansion de l'information. Ce dernier point est, bien sûr, hypothétique (on suppose des similitudes non étudiées). Ce qui n'a pas été prouvé.

### ***Inductivisme.***

Dans les collections (toutes) ou les systèmes (entiers), l'induction prélève des échantillons. C'est même le cas des systèmes axiomatico-déductifs : ils présupposent, au départ, un nombre limité d'axiomes ou de postulats. C'est-à-dire qu'ils prennent un échantillon de tous les axiomes ou postulats possibles et élaborent un nombre limité de propositions. Ainsi, la géométrie euclidienne traditionnelle a été remplacée par un autre ensemble d'axiomes tout aussi limité dans la géométrie non euclidienne : les axiomes non euclidiens sont un échantillon de tous les postulats géométriques possibles.

C'est certainement vrai pour les cultures : la culture islamique a ses axiomes ou ses valeurs préconçues ; le rationalisme occidental des Lumières a les siennes. Les deux choix sont des échantillons de toutes les valeurs culturelles possibles... Tout cela est évident à partir de la stoïcisme ou de l'analyse des éléments - ici : axiomes ou prépositions - d'un système géométrique ou d'une culture.

### ***C.-- Logique. (08/10)***

La troisième approche partielle est la doctrine des phrases conditionnelles sous forme de "si, alors". Nous commençons par un modèle applicatif.

Si les axiomes (valeurs prédites) d'une culture ne sont qu'un échantillon de la totalité des axiomes (valeurs) possibles, alors les jugements de valeur de cette culture ne sont que des jugements restrictifs, c'est-à-dire valables sous réserve que d'autres valeurs prédites contiennent d'autres jugements de valeur... C'est la dialectique platonicienne. Ce que nous allons expliquer brièvement.

### ***Le raisonnement hypothétique.***

Cfr. E. De Strycker, *Bekn. gesch. v.d. Antieke fil.*, 103/104 (La méthode hypothétique).-- Platon distingue deux raisonnements conditionnels.

#### ***a. La "synthesis" ou méthode déductive axiomatique.***

Ici, le stoïcisme se base sur des axiomes préconçus, dont on tire un certain nombre de "théorèmes". Les mathématiques de l'époque procédaient de cette manière.

#### ***b. La méthode "analysis" ou réductrice.***

Ici, on part d'une proposition (par exemple, un énoncé) et on examine la loi qu'elle présuppose (on cherche ici les "axiomes").

Dans le schéma de Jevons-Lukasiewicz :

**a.** Déduction. Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B.

**b.** Réduction : Si A, alors B. Donc A.

La préposition "si A, alors B" exprime le principe de raison ou de fondement nécessaire (et de préférence suffisant) sur lequel repose le syllogisme à trous.

### ***Le raisonnement réducteur.***

Prenons un exemple singulier et concret.

***Bibliographie :*** Louisa L. Hay, *You Can Heal Your Life*, Groningen, De Zaak, 1986-1, 1988-5 (// *You Can Heal Your Life*, Santa Monica, Ca., Hay House, 1984).-- Cet



ouvrage est caractéristique du New Age (nouvelle ère) et, en ce sens, appartient à la contre-culture et à la postmodernité. Les valeurs qui sont mises en avant sont très différentes de celles que la Modernité (depuis Galilée, Descartes et les rationalistes éclairés) met en avant. La cinquième partie de l'œuvre contient l'histoire de la vie de Louisa (o.c., 167/176) et o.c., 136/165 traite des "travaux métaphysiques".

### *Un échantillon.*

La préposition (et donc le stoicheion) par excellence est "Si Ao (le facteur qui provoque la calamité), alors B (la calamité provoquée). Eh bien, Bo. So Ao". Les facteurs à l'œuvre dans les méfaits sont appelés, dans le langage de Hay, "schéma de pensée", "cause mentale".

*A propos*, ce qui n'est pas explicitement mentionné mais qui est toujours présumé, c'est une définition de l'espièglerie. Une vieille formule dit : "Bonum ex integra causa, malum e quocumque defectu" (Si quelque chose est entier (rien n'est faux), c'est bon ; si quelque chose est même légèrement faux, ce n'est pas bon)... C'est aussi un stoichiion ou facteur qui définit la méthode de Hay pour "guérir" (rendre entier).

**a1. Donné...** Quelqu'un vient voir Hay avec un "problème" (= calamité), par exemple des hémorroïdes, une dépression nerveuse (exemples qu'elle cite elle-même).

### **a2. Demandé.**

## **2. La solution.**

**2.1.** La thèse de Hay est la suivante : "Le problème est rarement - notez le caractère restrictif du jugement - le vrai problème" (o.c., 30). En d'autres termes, les problèmes sont les signes de quelque chose d'autre (Bo est le signe de Ao). Ils ne sont que des symptômes (ou un syndrome, un ensemble de symptômes).

La première étape de l'analyse réductrice est "quelle est la cause mentale de ce problème ?". Les causes mentales peuvent être, par exemple, la peur des limites, la colère du passé, le sentiment d'être accablé, la peur de lâcher prise, etc. Aussi : égocentrisme, surcharge des canaux de communication.

**2.2.** Deuxième étape : "Je suis prêt à laisser partir la pensée - le 'schéma' - qui a créé la calamité de l'intérieur. -- Cette volonté est répétable (à activer).

**2.3.** Troisième étape : j'absorbe un nouveau schéma de pensée. -- Par exemple, "Je laisse partir tout ce qui n'est pas de l'amour.

Il y a du temps et de l'espace pour tout ce que je veux faire. J'ouvre mon cœur et je n'établis qu'une communication d'amour... Je suis en sécurité. Je suis en bonne santé". Ce sont quelques-unes des phrases que "le nouveau modèle de pensée" -

**Ah (salut)** - verbaliser, avec le résultat escompté : **Bh** (salut)... "Je répète la nouvelle pensée, car ainsi mon processus de guérison est en cours".

**Note** - Si, au cours du processus de guérison, de nouveaux problèmes apparaissent, le schéma en trois étapes est répété.

**Conclusion** : les facteurs qui rendent la "guérison" dans le style de Hay compréhensible sont=

**a.** un raisonnement réducteur (remonter à la cause), **b.** une pensée contraire. ("J'active le facteur santé dans mon esprit"). C'est le stoïcisme ou l'analyse factorielle en un mot.

**Note** : Du point de vue de la mentalité que William James a un jour qualifiée de "matérialisme doctoral", cette méthode doit, bien entendu, être considérée comme "irrationnelle" (positivement non scientifique). Oui, même en tant qu'objet de dérision.

Et en effet : le pouvoir de la pensée (positive, -- c'est-à-dire : imaginer le positif) existe, mais est-il, en plus d'être nécessaire, également une condition suffisante pour la guérison, par exemple, d'une hémorroïde ou d'une dépression. Chez certaines personnes, ce pouvoir de réflexion est très grand, mais les grandes masses ne sont pas prêtes pour cela.

Résultat : un jugement restrictif (la méthode de pensée de Hay "guérit" dans la mesure où elle est une condition nécessaire mais peut-être pas suffisante de la guérison).

### **Analyse factorielle.**

La stoïciosité comporte donc deux aspects : un élément (stoicheion) :

**a.** un fait holistique, qui est exposé lorsqu'on divise une totalité en ses parties et vice versa ("Si tous les éléments, alors la totalité. Si la totalité, alors tous les éléments").

**b.** Un facteur hypothétique ou logique, ou un paramètre, est ce qui, si on en fait l'hypothèse, rend quelque chose d'autre intelligible ("vrai") au sein d'une totalité. Parce que le facteur est concevable dans un sens conditionnel, il est également logique.

### **Le titre de ce cours.**

"Elements of cultural philosophy" traite des "stoicheia", les éléments qui, s'ils sont mis en avant, rendent le phénomène de la "culture" et la philosophie de celle-ci logiquement compréhensibles (transparentes).

KF. 11.

**Premier échantillon : vers une définition de la “culture”.** (11/16)

**Bibliographie :**

-- L. Fèbvre / E. Tonnelet / M. Mauss / A. Niceforo / L. Weber, *Civilisation (Le mot et l'idée)*, Paris, s.d. (ouvrage traitant de l'histoire des termes ‘culture’ et ‘civilisation’)

-- A. Hilckman, *Geschichtsphilosophie / Kulturwissenschaft / Soziologie*, in : *Saeculum (Jahrbuch für Universalgeschichte)* 12 (1961) : 4, 405/420 (une approche des sciences humaines : existe-t-il une science de la culture et qu'est-ce que la “culture” ?)

-- Norbert Elias, *Het civilisatieproces (Sociogenetische en psychogenetische onderzoek)*, 2 dln, Utr./Antw., 1982 (l'ouvrage original, *Ueber den Prozess der Zivilisation*, date de 1939) ;

-- D. Roustan, *La culture au cours de la vie*, Paris, 1936 (sur la culture) ;

-- Br. Maliowski, *Une théorie scientifique de la culture*, Paris, 1968 (// *A Scientific Theory of Culture and Other Essays*, The Univ. of N. Carolina Press, 1944 : une approche issue de l'ethnologie (anthropologie culturelle), incluant l'ascendance, le folklore, ainsi que l'anthropologie physique) ;

-- J. Goudsblom, *Nihilisme en cultuur*, Amsterdam, 1960, 55/103 (*Le concept de ‘culture’ / La culture comme facteur de comportement / Expliquer la culturologie*) ;

-- H. Richard Niebuhr, *Christ and Culture*, Londres, Faber and Faber, 1952 (le frère du célèbre Reinhold Niebuhr décrit, du point de vue d'un théologien protestant (Université de Yale), l'harmonie des opposés qu'est le Christ et la culture).

Il s'agit d'un piètre échantillon d'une masse confuse d'articles et de livres.

**Auparavant.** Cf. E.RH. 47/49.

A. Ellis et E. Sagarin, par exemple dans leur ouvrage *Nymphomania*, Amsterdam, 1965, ont développé une théorie ingénieuse de l'interprétation - une “herméneutique” (en allemand) - qu'ils ont eux-mêmes appelée “théorie ABC”. A” est un “être” quelconque (une donnée). B” est l'ensemble des propositions (en langage platonicien “hypothèses”) par lesquelles un sujet ou un groupe de sujets aborde le donné. C “ est l'interprétation finale ou “ réaction “. Signification” signifie que B coïncide avec A (aussi difficile que cela puisse être en pratique, notre esprit, dans son ouverture à “tout ce qui est”, est au moins en principe capable de saisir la signification objective de tout ce qui est donné).

Le sens est une autre forme d'interprétation : par exemple, notre esprit objectivement dirigé peut répondre à la question de savoir si une chose donnée a de la "valeur" pour quelque chose ou quelqu'un d'autre. Le sens est donc une interprétation au second degré : il faut d'abord saisir le sens correct de ce qui est donné ; ce n'est qu'ensuite que l'on peut mettre en jeu quelque chose qui part d'autre chose.

En particulier, "B" signifie les préjugés, conscients ou non, d'un sujet interprétant. De telles idées préconçues constituent un cas très fréquent de fondement, -- très souvent un obstacle à une interprétation correcte.

**Note .**

Lorsque l'on entend parler de nombreux intellectuels d'aujourd'hui, il semble que nous soyons tellement enfermés dans nos préjugés subjectifs que nous ne pouvons pas du tout être "objectifs".

Nous objectons à cela que si nous sommes si subjectifs qu'il n'y a pas d'objectivité, comment savoir si nous sommes radicalement subjectifs ?

Si nous n'avons pas de sens, nous ne pouvons pas comparer notre sens avec le sens objectif de ce qui est donné. Et ... nous nous retrouvons dans un état délirant, qui rappelle celui des patients psychiatriques, à la différence que nous savons encore que nous sommes "délirants", alors qu'eux ne le savent plus. Le fait que nous sachions que nous sommes en train de délirer prouve que nous ne sommes pas seulement en train de délirer et ... .. pour donner un sens à tout ça.

**Première conclusion :** lorsqu'il s'agit de saisir l'essence de la culture, nous nous en tenons à la théorie ABC que nous venons d'exposer, à savoir que nous saisissons le sens de la culture, tandis que nous créons également du sens à partir de la culture. Pas l'un sans l'autre !

**Construction/ déconstruction.**

Construction / déconstruction" -- "Il y a donc deux interprétations de l'"interprétation", écrit Derrida. Ainsi que de la structure, du signe, du jeu.

**a.** On cherche à déchiffrer, -- on rêve d'une "vérité" ou d'une "origine" qui échappe au jeu et à l'ordonnement du signe (...).

**b.** L'autre (...) affirme le jeu et tente d'ignorer "l'homme" et "l'humanisme".

Le nom d'homme est ainsi pris pour désigner l'être qui, tout au long de l'histoire de la métaphysique ou de l'onto-théologie (*note* : terme issu de M. Heidegger), c'est-à-dire tout au long de sa propre histoire, a rêvé de " la pleine présence ", du " fondement rassurant ", de " l'origine et de la fin du jeu ". -- A propos de ce texte cité, H. Servotte, *Études littéraires*, respectivement, écrit dans : Notre Alma Mater 46 (1992) : 3 (août), 265, qui suit : " J. Derrida voit le jeu du langage, le passage des signifiants (*note* : traduction du français " signifiant(s) ", le mot-son qui contient un contenu de pensée), le langage qui parle en l'homme et qui a toujours été parlé,--comme le langage nous précède " .

### *Notes.*

Des gens comme Derrida mettent l'auteur d'un texte - l'homme, le centre de l'"humanisme" traditionnel - entre parenthèses ; ils s'en tiennent aux choix de mots à l'œuvre dans le texte et attribuent ces choix de mots uniquement à quelque chose comme le "langage", une entité subtile qui nous précède tous et qui, dans notre esprit d'auteur, prédétermine le choix.

Nous pouvons ajouter qu'en effet, chacun d'entre nous, soutenu par la tradition, s'engage dans une langue existante ("langue") et dans un usage prédéterminé de la langue ("langage").

Mais nous voyons que ce même langage et son utilisation sont créés par nous en même temps. Lancés dans une langue et son utilisation, nous la concevons en même temps. L'homme linguistique est à la fois sujet passif et sujet actif. La personne qui compose un texte est donc plus qu'une "mousse" (Foucault) sur les vagues des structures et de l'utilisation de la langue. C'en est une.

Mais il y a plus : Derrida et ses semblables insistent excessivement sur le fait qu'un texte est un ensemble de "signes" qui tombent dans l'escarcelle des interprètes. C'est, pour commencer, correct. Mais ici apparaît la distinction entre l'interprétation par le lecteur du texte et l'interprétation par le même lecteur du texte. En d'autres termes, un rédacteur et son texte (un ensemble de "signifiants") ne sont pas simplement à la merci d'un public et de sa construction de sens !

**Conclusion** - C'est également le cas des textes sur la culture : ils sont situés dans une langue et son usage, mais cela ne signifie pas que le sujet n'est "rien" ou simplement explicable de quelque manière que ce soit.

### ***Existence/essence.***

L'ontologie de la culture, c'est d'abord la définir dans son essence sous deux points de vue :

- a. son existence ("La culture est-elle réelle ?" ou "N'est-elle pas une fiction ?") ;
- b. son essence ("En quoi la culture est-elle une réalité ?"). Cfr. *EK. 04.*-- Que ceci est toujours valable est prouvé par ce qui suit.

*E. Van Itterbeek, Europa (Huis van cultuur), Leuvense Cahiers, 107, 1992, pose la question de savoir "si l'on peut parler d'une identité (ou essence) culturelle de l'Europe et en quoi consiste alors cette identité". En d'autres termes : existence et essence de l'Europe en tant que concept culturel.*

### ***Définition descriptive et axiologique.***

Un mot peut être utilisé de manière neutre, méliorative et péjorative. Le sens neutre est purement descriptif-narratif ; l'appréciatif est soit mélioratif, soit péjoratif.

#### ***1. Définition descriptive.***

*W. Jaeger, Paideia, Bd 1, Berlin / Leipzig, 1936-2, 5ff...* L'auteur dit : aucun peuple organisé supérieur ne manque de l'un ou l'autre idéal d'éducation, mais la loi et les prophètes en Israël, le confucianisme en Chine, le concept du dharma en Inde sont néanmoins quelque chose de complètement distinct de ce que les Grecs anciens appelaient "paideia", la formation à une humanité plus grande et plus élevée. Oui, le concept purement descriptif de "culture" est même - dit un Jaeger plutôt exaspéré - applicable au mode de vie des Primitifs... Les penseurs positivistes, dans leur Culturologie scientifique positive, maintiennent cette signification purement descriptive, qui ne soutient plus les jugements de valeur. Une telle culture revient à "kataskeue tou biou" ; "Apparatur des Lebens" (l'appareil de la vie).

#### ***2.1. Définition axiologique.***

La formation de personnes réelles en personnes "supérieures" était appelée "paideia" par les Grecs anciens et a été progressivement considérée comme un véritable idéal. Il est vrai - dit Jaeger - que cet idéal culturel est lié à la fortune des Grecs de l'Antiquité et qu'en ce sens, il a connu une "croissance historique". Néanmoins, elle est devenue quelque chose qui s'est développé au-delà de ces coïncidences : ils ont hérité cet idéal transcendantal des autres peuples de l'Antiquité et nous l'ont laissé à nous, les Occidentaux.

#### ***2.2. Définition axiologique.***

*N. Elias, The Civilisation Process, définit la "culture" comme un produit étroitement européen : la civilisation européenne, c'est-à-dire "la" civilisation par excellence.*

C'est un peu comme le modèle de la Grèce antique qui identifiait une humanité plus grande et plus élevée à la sagesse, c'est-à-dire à l'expertise, de préférence associée à un comportement consciencieux : Elias, en tant que sociologue, situe la "culture" d'abord dans la noblesse, puis dans la bourgeoisie occidentale qui la chérit comme un idéal :

a. le contrôle des pulsions inférieures (manger et boire, prendre soin de son nez, etc. sont soumis à des règles de primauté),

b. la tranquillité,

c. introduire la distinction entre un comportement "normal" et un comportement "anormal". D'ailleurs, même les sociologues figuratifs, qui sont ses disciples, rejettent farouchement cet argument en le qualifiant d'"eurocentrisme" (notre culture européenne, après tout, n'est qu'un type parmi d'autres). Cela montre à son tour la prédominance du point de vue neutre sur le point de vue axiologique.

### **2.3.- Définition axiologique,**

Kolt et Klemm : Nous sommes 1843 : deux histoires culturelles apparaissent. Les deux œuvres poursuivent la haute tradition de la culture, mais surtout *Klemm* inclut dans la sphère de la "culture humaniste" également tout ce qui concerne le bien-être matériel. Dans son *Allgemeine Culturwissenschaft*, Leipzig, 1843-1, 1855-2, notamment, il apparaît que le concept de "culture" englobe non seulement la culture "supérieure", réservée aux couches non manuelles de la société, mais aussi la culture "inférieure", caractéristique de la classe des travailleurs manuels. "Il s'agit donc clairement de 'culture' lorsque l'homme coupe la branche épaisse de l'arbre, l'aiguisé avec une pierre ou dans le feu et l'utilise ensuite pour éloigner quelque chose ou pour abattre des animaux (...) La culture est le résultat de l'interaction entre l'homme et la nature et désormais de l'interaction entre l'homme et la nature". Ainsi Gustav Klemm.

*En passant* : voir *J. Goudsblom*, p.c., 59/62 (*Vers un concept général de culture*).

*Note* -- De même, *D. Roustan*, o.c., 31/57 (*Culture et métier*) pense de façon analogue : tous les adultes de notre société industrielle exercent une profession dans laquelle le travail manuel et le travail mental se distinguent moins l'un de l'autre... On le voit : le "travail" (manuel et mental) devient central dans le concept de "culture" qui devient la formation de la nature.

Pour conclure, avec *E. Van Itterbeek*, *Europe (Maison de la culture)* : la question par excellence est de savoir ce que nous devons entendre par le terme "culture".

Van Itterbeek situe cette question principale dans le contexte de ce qu'il appelle "l'écart entre le concept historico-classique de "culture" (pensez à ce qu'en dit W. Jaeger), d'une part, et, d'autre part, le présent qu'il identifie à... "un mode de vie totalement commercialisé, anti-populaire ou du moins anti-populaire et addictif".

**Note :** Hilckman, a.c., pose la question de savoir si le concept de "culture" est maintenant soit un concept scientifique clair, soit un concept nominalement vague ou même un "malentendu". Il est probable que ce soit l'un ou l'autre, en fonction de la méthode d'approche.

Selon Hilckman, ce n'est qu'à partir de 1750 que des termes tels que "culture" et "civilisation" apparaissent. Il est également certain que, dans la zone linguistique néerlandaise, les mots "civilisation" et "civilisation" sont entrés en circulation au cours du 18e siècle.

Une première articulation distincte de la "culture" pourrait, selon Hilckman, être trouvée dans le document suivant :

**a.** *G.W. Leibniz* (1646/1716 ; rationaliste cartésien), dans sa *Novissima Sinica* (qui montre que pour Leibniz, tant le phénomène culturel dans sa totalité que sa diversité dans un certain nombre de cultures étaient un acquis évident) ;

**b.** *G. Vico* (1666/1744 ; penseur italien à orientation philologique), dans ses *Principi di una Scienza Nuova* (1725), une œuvre aux retombées importantes, dans laquelle les cultures sont exprimées en tant que "nazioni".

**Note --** Il faut être prudent : le fait que l'utilisation de termes tels que "civilisation" ou "culture" soit assez tardive ne signifie pas qu'avant le XVIIIe siècle, il n'y avait aucune compréhension de la culture.

Outre le solide travail de W. Jaeger sur la "paideia", la culture, ce que Platon nous a laissé à cet égard vaut également ici. L'éducation de ce qu'il appelle "le petit homme" en chacun de nous, c'est-à-dire notre esprit ou notre sens des valeurs, est centrale pour lui. Nous disons "esprit ou sens des valeurs" parce que le bien, l'idée la plus élevée et la plus complète (qui inclut toutes les autres), est ce que notre esprit peut saisir. Il ne faut donc pas confondre le concept platonicien d'"esprit" avec le concept rationaliste de "raison".

Le grand problème, selon Platon, est que les gens sont absorbés par le "kataskeuè tou biou", l'appareil qui donne la vie. Ce qu'il appelle "le grand monstre" (la vie nocturne, le manger, le boire, le vivre,-- la vie sexuelle et le travail (économie)) et "le petit lion" (l'honneur), nous englobent trop.



## ***Deuxième échantillon : toujours à la recherche d'une définition.*** (17/22)

Maintenant que le terrain est préparé, nous pouvons aborder la définition de la "culture" de manière plus directe.-- Tout d'abord, nous distinguons deux types de définition, la définition existentielle et la définition axiologique.

### ***1. Définition existentielle.***

En tant qu'êtres humains, nous sommes plongés dans une situation de la nature, que nous pouvons toutefois aussi aménager selon nos "desseins". Passivement, oui, mais aussi activement, nous nous arrangeons avec ce que l'on peut appeler la "nature".

**a.** *W. Nölle, Völkerkundliches Lexikon*, Munich, 1959, 85, définit la "Kultur" comme suit : -- du latin "colere", soin et même vénération. De là, "cultura" et aussi "cultus" (culte). Définition de Nölle : "Soins, développement et perfectionnement des plantes, des animaux et de la vie humaine".

**Note** - Nous ne comprenons pas pourquoi la nature inanimée qui nous est donnée comme paysage naturel est laissée de côté : la transformation du paysage naturel en "paysage culturel" n'est-elle pas aussi une "culture" ?

**Note** - *Thassilo von Scheffer, Die Kultur der Griechen*, Köln, Phidon, 1955, 13, utilise également le mot "culture" pour caractériser ce que les Grecs anciens entendaient par "culture" : L' "ennoblissement" de la nature et de l'homme semble, d'un point de vue pratique, être ce que von Scheffer voulait dire.

*A. Toynbee* (1889/1975 ; historien de la culture britannique), connu pour son *étude de l'histoire* en douze volumes (1934/1961), la voit comme suit.

**(1) Situationnel** -- Un défi - par exemple une situation difficile ou intenable dans une tribu primitive - suscite une réponse. Cette réponse vise la survie et la vie. Lorsque la catastrophe naturelle est terminée, la tribu est prête à gagner en culture.

**(2) Elitaire** - L'essor d'une culture en réponse à un stimulus stimulant est presque toujours dû à un constat : on trouve partout des minorités ingénieuses ("créatives"). Pensez à ce que les culturistes appellent les "sauveteurs" ou les "sauveurs". Les masses suivent.

*H. Richard Niebuhr, dans son ouvrage Christ and Culture*, définit la culture comme suit : -- A une nature donnée, la culture répond comme une activité contrôlée par des valeurs (par exemple, la survie, l'amélioration de la vie).

**a.** Il s'agit de l'ensemble de l'activité indépendante et volontaire par laquelle l'homme, avec ses semblables (synchroniquement) et dans une tradition toujours à rétablir et à actualiser (diachroniquement), enrichit la nature de nouvelles structures visant à la réalisation toujours plus réussie des valeurs.

**b.** Par métonymie, la "culture" est aussi l'ensemble des résultats obtenus.

## **2. Définition axiologique**

Définir la "culture" comme une action en réponse à des situations offertes par la nature est une chose. Mais cette diligence est soit intentionnelle, soit délibérée. C'est là qu'apparaissent les valeurs (déjà présentes dans la détermination de l'être de Niebuhr, bien sûr),

Axia", en grec ancien, signifie "valeur" ou "prix" (une cargaison, un esclave, ont de la valeur et cela peut se traduire par un prix) ; mais "axia" est, en fait, plus que cela : c'est la suite méritée d'un présage ! Un bel esclave - présage - mérite un prix élevé en guise d'appréciation ; un bon travail - présage,- mérite un salaire ou une récompense convenable. Comme, à l'inverse, une faute - présage - mérite une punition ou un blâme - suite.

Axia " est la " continuation " (réaction) de quelque chose qui est un " bien " (ou son contraire) : ainsi " axiotheos " signifie " ce qui correspond à la " gloire " (dignité) d'une divinité ". --

**Pour résumer :** **a.** il existe un bien ou une valeur ; **b.** il existe l'évaluation ou l'estimation appropriée, - axia - De sorte que "axiologie" devrait en fait signifier "théorie des estimations de valeur". Mais par métonymie, "axiologie" signifie généralement "théorie des valeurs".

### **La culture en tant que système de valeurs.**

**Bibliographie :** -- J. van Doorn/C. Lammers, *Moderne sociologie (Een systematische inleiding)*, Utr./Antw., 1976-2, 105/140 (*éléments culturels*).

**a.--** Les auteurs font la distinction entre la culture "matérielle" et "immatérielle". La culture matérielle comprend "les produits matériels de l'activité humaine" (voiture, radio, télévision, -- travail à la chaîne, etc.). Cela n'est pas sans rappeler les réalisations de Niebuhr. La culture immatérielle se situe apparemment dans le système de valeurs.

**b.--** La culture est alors définissable par les valeurs (o.c., 118), objets du sentiment et de l'esprit ; celles-ci donnent lieu à des buts, idées de ce qui est souhaitable ("idéaux") ; elles donnent lieu à des attentes (o.c., 115), idées de ce qui devrait arriver ; elles sont la base des normes, c'est-à-dire des raisons de conseiller, des commandements et des interdictions (devoirs et droits).- Au centre du quadrilatère susmentionné se trouvent apparemment les valeurs.

**Note : Axiologie et théorie de la chance.**

L'eudémonologie ou théorie du bonheur est un aspect - et non des moindres - de la théorie de la valeur. Après tout, existe-t-il une valeur qui surpasse le bonheur ? Plus que cela : le bonheur résume, en quelque sorte, tous les biens possibles.

Un ouvrage parmi d'autres : *G. van Leeuwen, A la recherche du bonheur (Le bonheur comme motif et comme but / La nature et la possibilité du bonheur / Le bonheur et l'éthique)*, Anvers, Patmos, 1984. Platon, Aristote,-- Augustin, Thomas,-- Kant, Marx, les Utilit(ar)istes sont discutés. Mais le bonheur purement séculier est transcendé par une conception biblique du bonheur (qui conduit ensuite à la sotériologie ou théorie du salut).-- La culture a certainement quelque chose à voir avec le désir de bonheur.

**Note - Sociologie et Culturologie.**

A. Hilckman, a.c., note que depuis Auguste Comte (1798/1857 ; père du positivisme français) la sociologie fonctionne comme une science de la culture.-- Il s'y oppose, à son avis, à juste titre : l'objet formel de la sociologie est la vie de groupe ! Il est vrai qu'il n'y a pas de société sans système de valeurs et donc, indirectement, la sociologie s'intéresse aux valeurs et à la culture.-- Il en va de même pour la psychologie, d'ailleurs : l'objet formel est le comportement (et la vie de l'âme),-- choses qui n'existent jamais sans valeurs et sans culture et qui ont donc indirectement une validité culturologique.

**Culture et éthique.**

A. Hilckman, a.c., définit la "culture" comme "façonnant l'existence humaine". Selon Hilckman, cela inclut des choses comme la technologie et l'économie, les formes de société de toutes sortes, le droit, la science, l'art.

Dans la langue ancienne, ce sont des "technai", des compétences. Celui qui maîtrise une telle "compétence" est un expert, "un homme du métier". Mais - dit encore Hilckman - ce qui distingue une culture en premier lieu (et constitue donc son essence) de la non-culture, c'est la conscience. À l'intérieur d'un cercle culturel, une culture étiquette les choses soit comme moralement bonnes (justes, consciencieuses), soit comme moralement mauvaises (injustes, sans conscience). "À long terme, l'unité d'une culture se fonde sur l'acceptation commune des mêmes valeurs spirituelles et éthiques" (a.c., 413).

**Note -** Avec cela, Hilckman poursuit des gens comme Socrate et Platon, dans leur lutte contre le protestantisme (-450/-350) : un voleur est un expert, mais il manque de conscience (disait Socrate dans une discussion sur la culture).

Résumons cela par une différentielle platonicienne typique :

inexpert	incompétent	expert	expert
sans scrupules	consciencieux	sans scrupules	consciencieux

Ce différentiel est un curieux différentiel culturologique : le niveau culturel s'élève au fur et à mesure que l'on se déplace de gauche à droite ! -- Il n'est donc pas surprenant que *The Economist* (1989 : 30 septembre, 53), dans un article intitulé "*Case Study in Caring : Ethical Values*", mette l'accent sur la Harvard School of Business. "Comment rendre les hommes d'affaires plus humains, plus raffinés et plus responsables ? La Harvard Business School essaie de le faire". C'est ainsi que commence l'article. L'intention n'est pas d'enseigner l'"éthique des affaires", mais d'incorporer un ensemble de valeurs éthiques dans un cours de "gestion" de deux ans, la politique. Avec : service volontaire dans la communauté, emplois d'été dans le secteur non rémunéré, intérêt renouvelé pour autre chose que l'argent.

Avec Paul Garcin (Genève), nous mettons l'accent sur une information véridique (avec l'élimination de ce qu'il appelle "l'intoxication" (= fausse information)). En effet, les hommes d'affaires sont experts dans l'art d'être plus malins que leurs semblables (être plus malin implique la dissimulation d'informations).

### ***Culture et "glamour" (brillance, gloire).***

Où se situe ce concept fondamental de la vie humaine ? Platon dit :

a. Il y a "le bien" (= tout ce qui a de la valeur sans faille) ;

b. il y a "le beau" (= tout ce qui, grâce à son éclat de valeur ou sa gloire, suscite l'admiration et l'émerveillement). Le glamour - gardez ce mot anglo-saxon - se situe dans le domaine esthétique des valeurs.

***Bibliographie :*** le magazine *i-d* n° 104 (mai 1992) s'intitule "*The Glamour Issue*". Glamour est situé par les éditeurs (qui sont des alternatives) dans "i-dea, fashion, clubs, music, people". En d'autres termes, toutes sortes de domaines culturels. Déjà, la fille de la couverture, Helena Christensen, suggère le sous-entendu de "glamour alternatif". Clubs Glam, Pop Glamour, voire "Pure Glamour", Stage Glamour, Soul Glamour, Paris Glamour, Fashion Glamour, Computer Glamour. Dans "Pure Glamour", on peut lire : "Le glamour est le pouvoir, le glamour est la sensualité, le glamour est l'expression de soi. Le glamour, c'est la politique sur talons hauts et tout le monde, des drag queens aux artistes de la performance, l'utilise pour faire passer son message". (Traduit brièvement : le glamour, grâce à sa brillance, transmet un message, mieux que la réalité sans brillance.

Bien sûr, et c'est ce que montrent les exemples du mensuel i-D, cette "lueur - de - valeur" diffère d'un concept culturel à l'autre. La gloire de Dieu dans la Bible, par exemple, est radicalement différente de la "gloire" d'un homosexuel, d'un fan de club ou d'un artiste de spectacle ! Mais la rhétorique, l'introduction efficace d'un message, est la même.

En langage platonicien, c'est-à-dire que le bien en soi parle, entre, traverse ; le bien en soi, renforcé par le "lustre" et la "gloire", est beau et parle plus fortement, entre plus profondément, traverse plus fortement. Un technicien brillant, un homme d'affaires brillant, une forme de société ("style de vie") brillante, un système juridique brillant, une théorie scientifique brillante, une œuvre d'art brillante... sont plus attrayants, sont "plus rhétoriques". Une culture brillante est plus culturelle qu'une culture terne.

### ***Culture et normalité.***

N, Elias le dit : l'introduction des termes "normal" et "non-normal" fait partie de la "culture" occidentale. Par ici un mot.

***Bibliographie :*** R. Fouraste, *Introduction à l'ethnopsychiatrie*, Toulouse, Privat, 1985.-- L'ethnopsychiatrie est la synthèse de l'ethnologie (anthropologie culturelle) et de la psychiatrie. L'auteur cite M. Diop, *Allocution d'ouverture du Symposium général sur Psychiatrie et Culture* (Dakar 6/9 avril 1981), in : *Revue de psychopathologie africaine* 1981, xvii, 1/2/3, 9/10, à. "Chaque société, chaque culture, met en avant ses propres modes d'existence. Il développe en même temps un ensemble de notions sur les troubles de l'âme et les thérapies appropriées.

Déjà en 1950+, G. Devereux (connu entre autres pour ses *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1977-3) était un pionnier dans ce domaine. Dans ses écrits et dans son enseignement, la culture, le fait d'être normal et le fait d'être non-normal ne sont qu'une seule et même chose. Donc littéralement, Fourasté. En d'autres termes, chaque culture, en tant que culture, détermine ce qui est "normal".

### ***L'"homme anormal"***

C'est l'homme ou la femme qui n'appartient pas (ou plus) au système culturel bien défini. On le traite de "malade", de "paria", de "fou", de "déviant" (o.c., 28). Ou bien il est appelé : "infidèle, hérétique, païen, idolâtre" (o.c., 15) ; ou encore : "possédé, damné, fou, maudit" (o.c., 20).

Ainsi, le fou était exorcisé, brûlé, expulsé ou rejeté (o.c., 20).

### *Nouvel âge (New Age).*

Fourasté dit, o.c., 31 : “Les causes des maux - il entend dans le contexte somatique (= physique) et psychologique - sont - entre autres : dans les cultures non occidentales - essentiellement exogènes (*note* : venant de l’extérieur) - possession par un esprit pathogène, attaque par un magicien (noir), souillure (*note* : *contracter une ‘tache’ ou un ‘défaut’ de nature occulte*) - ; rarement endogènes (*note* : venant de l’intérieur), d.c. : dans le contexte d’une culture non occidentale. rarement endogène (c’est-à-dire venant de l’intérieur), c’est-à-dire inhérent à une constitution, à un facteur génétique, à une situation psychologique (c’est nous qui soulignons : tel qu’il est entendu dans la culture occidentale et industrialisée)”.

Le fossé entre notre culture moderne (éclairée, rationaliste et sécularisée) et les cultures non-modernes (prémodernes, primitives, archaïques, traditionnelles) du monde entier se manifeste donc dans l’interprétation de ce qui est considéré comme non normal. En conséquence, au moins quatre-vingt pour cent de la population mondiale actuelle n’est pas desservie par notre psychiatrie occidentale. C’est du moins l’avis d’un certain nombre d’ethnopsychiatres.

*Flair* 25.01.1991 contenait seize pages d’une Rosa Wouters, -- intitulées : “*New Age.-- Sommes-nous vraiment face à des temps nouveaux ?*”. L’auteur adopte une vision large : la chute du mur de Berlin et l’accélération constatée depuis lors l’amènent à dire : “Tout change. L’Orient se libère. Le monde semble plus petit tout le temps. Nous voulons retrouver une alimentation saine, une vie plus consciente, de la romance. Dans votre vie quotidienne aussi, vous sentez que des “temps nouveaux” s’annoncent. Respect de l’environnement, cosmopolite, époque paisible... Exactement : New Age ! (A.c.,2),

A la page 8, nous lisons : “*Le paranormal est-il ... devient plus normal ?*”

Expériences de mort, contacts télépathiques, sorcières ... Est-ce que ça vous donne des frissons ? Cela va probablement changer, car ces sujets “alternatifs” font désormais l’objet de discussions et de réflexions beaucoup plus ouvertes. La parapsychologie est un monde ancien que nous regardons aujourd’hui avec des yeux très différents. Ainsi le texte des éditeurs comme introduction au texte de Rosa Wouters.

Cela signifie que, depuis Galilée et Descartes, les concepts de “normal” et d’“anormal” se sont enrichis du “paranormal”, qui n’est ni l’un, ni l’autre.

### **Troisième échantillon : Médecine et cultures modernes (23/29)**

**Bibliographie :** E. Coreth, *Einführung in die Philosophie der Neuzeit ,I (Rationalismus / Empirismus : Aufklärung)*, Freiburg, 1972.

1. L'auteur dit, entre autres, qu'avant le rationalisme moderne éclairé se trouve une longue période de transition, dont la préparation "s'étend jusqu'au Moyen Âge" (o.c., 11). En effet, le mouvement scolastique (800/1450) montre une tendance (parmi beaucoup d'autres) qui contient un véritable élan vers la Modernité.

2. L'auteur poursuit en disant : la nouveauté qui émerge, avec le rationalisme éclairé, est l'effort pour "fonder" la philosophie comme une science stricte - Ceci doit être compris à partir de la situation de l'époque, c'est-à-dire 1300+ (fin de la scolastique).

#### **1.-- Les sciences naturelles**

La physique et l'astronomie, en particulier, avaient à l'époque fait des progrès sans précédent. - Pensez par exemple à Copernic (1473/1543 : héliocentrisme), Johannes Kepler (1571/1630 ; lois de Kepler sur les planètes autour du soleil), Galileo Galilei (1564/1642 ; science exacte, c'est-à-dire mathématique-expérimentale).

Ces sciences avaient découvert, développé et appliqué la méthode appropriée à leur forme. En conséquence, elles sont devenues des sciences rigoureuses et méthodiquement sûres.

#### **2.-- La philosophie de l'époque**

Deux orientations principales ont dominé les esprits.

##### **a. Le scepticisme.**

b. Elle a souvent pris la forme du **nominalisme** (seuls les noms ou les termes sont généralement valables ; le contenu de la pensée diffère d'une personne à l'autre, d'une culture à l'autre). Conséquence : le sceptique s'en tient à ce qui est immédiatement évident (dont il ne peut douter) ; ce qui dépasse cette évidence immédiate est douteux et ambigu.

##### **c. La science.**

d. Le **philosophe scientifique de l'époque** ne mettait pas en doute ce qui était immédiatement apparent - comme le fait le sceptique - et il ne mettait pas non plus en doute ce qui a été scientifiquement recherché et rigoureusement prouvé.

René Descartes (nom latin : Cartesius ; 1596/1650) -- "Quatre ans après sa condamnation (1633), *Descartes* publie ses *Discours de la méthode* (1637). On ne peut comprendre

le succès de cette œuvre, qui est à la base de toute la philosophie et de toute la science des temps modernes, que si l'on voit qu'elle a finalement posé une base fiable pour la nouvelle rationalité scientifique". (*E. Vanden Berghe, Hevig soupçonné d'hérésie*, in : *Collationes* (Vlaams Tijdschrift v. Theologie en Pastoraal), 13 (1983) 13 (octobre), 328).

### **John Locke** (1632/1704)

Fondateur des Lumières anglo-saxonnes. Dans le sillage, entre autres, de Guillaume d'Ockham (1290/1350 ; nominaliste) et de *Francis Bacon de Verulam* (1561/1626 : *Novum organum scientiarum* (1620) ; science professionnelle orientée vers l'expérience), John Locke est certes cartésien, mais avec un accent sur l'expérience, la perception, la méthode expérimentale (*An Essay Concerning Human Understanding* (1690)). Notez que, selon le *livre iv* de l'Essai, la "connaissance" (cognition) est une perception, mais pas simplement une perception sensorielle, mais une perception intellectuelle ou une intuition.

### **Résumé**

Le rationalisme moderne se divise en deux courants : le rationalisme pur cartésien et le rationalisme empirique lockien (Empirisme en abrégé).

La raison est donc l'instrument humain de connaissance (scientifique) qui offre des certitudes au-delà de l'immédiat (auquel le sceptique s'accroche exclusivement)... Ce qui n'est pas conforme à cette méthode rationnelle est considéré comme irrationnel... Voici, en résumé, les fondements ou "prémises" (platoniques : "hypothèses") du double rationalisme moderne, noyau des Lumières occidentales (= Lumières (Fr.), Enlightenment (Eng./USA), Aufklärung (Dt.).

### **La médecine moderne.**

Notre médecine établie se targue d'être l'une des réalisations les plus "brillantes" (*KF 20* : glamour) du double rationalisme.

Examinons maintenant, très brièvement, à quel point cette médecine, avec son paradigme biomédical, est rationnelle (*KF 04* ; *14*). C'est la philosophie (ontologie).

Nous nous basons sur un article (parmi de nombreux textes) : *Lynn Payer, Grensgevallen (Cas de frontières)*, in : *Nature and Technology* 59 (1991) : 6, 424/437.-  
- Nous en retenons l'essentiel. L'article commence par un modèle singulier-concret.

Marie R., une jeune femme originaire de Madagascar, se plaignait d'hyperventilation, d'anxiété, de fatigue, de contractions musculaires.



Un médecin français a diagnostiqué ces symptômes comme étant de la spasmophilie, une maladie causée par un manque de magnésium. Il a prescrit du magnésium et de l'acupuncture. Il a recommandé qu'elle retourne chez ses parents pour être prise en charge. Marie R. a déménagé aux Etats-Unis. Les médecins américains ont interprété son syndrome comme étant causé par l'anxiété.

*D'ailleurs*, les médecins américains ne connaissaient même pas le terme "spasmophilie", alors que les médecins français avaient déjà identifié le phénomène entre 1970 et 1980. Elle a suivi une psychothérapie et a reçu des tranquillisants. Marie semble guérie depuis lors. Sa question après coup est : "De quoi suis-je guérie ?

Cet exemple montre à quel point les scientifiques biomédicaux agissent en fonction du lieu et de l'environnement.

**1967** - Le même certificat de décès a été soumis à des médecins de différents pays et les interprétations ont divergé quant à la cause du décès.

Lynn Payer ajoute : "Les diagnostics de troubles psychiatriques sont également très variables. Il y a quelques années encore, un patient dit "schizophrène" aux États-Unis serait probablement qualifié de "maniac-dépressif" ou de "névrosé" en Angleterre et de "psychotique délirant" en France. (A.c., 426).- Voilà pour les diagnostics.

#### ***Passons maintenant aux traitements ou thérapies.***

En France et en Allemagne, les médecins recommandent de nombreux médicaments homéopathiques. La majorité des médecins américains rejettent l'homéopathie ou la considèrent comme "non scientifique".

Sur les médicaments sur ordonnance : "Les Allemands, par exemple, prennent environ six fois plus de glycosides cardiaques ou de stimulants cardiaques que les Français ou les Anglais, mais deux fois moins d'antibiotiques". (A.c., 426).

Pour les malformations cardiaques, le pontage et l'angiographie, qui consiste à examiner le cœur par ordinateur, sont utilisés environ six fois plus souvent aux États-Unis qu'en Angleterre, où les médecins considèrent ces techniques comme inadaptées à certains patients deux à trois fois plus souvent que leurs collègues américains.

A l'approche de 1993, l'Europe unie est confrontée à un douloureux problème de médicaments sur ordonnance : L'Angleterre, la France et l'Allemagne ont des points de vue très différents !

### ***Présupposés allemandes.***

On pourrait résumer par le terme “orienté vers le cœur”. -- Un électrocardiogramme, par exemple, sera interprété par un médecin allemand comme révélant une anomalie cardiaque beaucoup plus rapidement qu’aux États-Unis -- Les critères allemands (normes de distinction) conduisent à des ECG anormaux chez quatre personnes sur dix dans un groupe de patients, contre une sur vingt lorsque les normes américaines sont appliquées.

Les médecins allemands qualifient souvent la fatigue de “Herzinsuffizienz” (faiblesse cardiaque) ; en France, en Angleterre ou aux États-Unis, la “fatigue” n’est “même pas considérée comme une maladie au sens propre”. “Herzinsuffizienz est actuellement la maladie la plus courante traitée par les médecins allemands”. (A.c. 427v.)-- Conséquence : utilisation généralisée des glycosides cardiaques.

Antibiotiques. -- Les rhumes et les maladies graves ne donnent généralement pas lieu à la prescription d’antibiotiques en Allemagne. La bronchite a une liste de cinq remèdes les plus couramment utilisés : les antibiotiques ne se produisent pas,

### ***Présupposés français.***

“ Chaque écolier français est exhorté à penser comme Descartes “ (a.c., 429 ; *KF* 23). Hors de France, les gens sont méfiants : le cartésianisme conduit parfois trop facilement à une théorie sophistiquée avec trop peu de preuves. Il n’y a pas si longtemps, des médecins français ont annoncé qu’ils utilisaient la cyclosporine pour traiter le sida. Ils n’avaient pas examiné plus de six patients pendant plus d’une semaine”. (A.c., 429).

Comme en Allemagne, la maladie est interprétée comme étant causée non pas tant par une attaque extérieure que par la défaillance des mécanismes de défense internes. En Allemagne, on pense surtout au cœur ou au système circulatoire (mis en avant par Rudolf Virchow, au siècle dernier).

En France, on pense au “terrain” (le corps comme système immunitaire). Conséquence : “le terrain” est renforcé par des boissons fortifiantes, des vitamines, des médicaments et des stations thermales. Même Pasteur, le fondateur de la microbiologie, considérait le “terrain” comme un élément clé.

Autre conséquence : les médecins français sont moins préoccupés par les microbes que les médecins américains. Des niveaux plus élevés de bactéries dans les aliments sont acceptables. Si une personne souffre d’une infection relativement inoffensive, elle peut être embrassée (ce qui la met en contact avec d’éventuels agents pathogènes, bien sûr, mais l’immunise en même temps).

Il y a quatorze ans encore, une conférence de presse organisée par des hépatologues français (spécialistes des maladies du foie) soulignait le rôle mineur du foie. Les médecins français - et non le cœur comme les Allemands - désignaient le foie comme la cause de plaintes telles que maux de tête, toux, impuissance, boutons de jeunesse, pellicules. “Foie faible” ou “crise de foie” servait alors de prétexte.

### ***Présupposés anglais.***

Ce n'est pas le système circulatoire (Dt.) ou “le terrain” (Fr.), mais les causes externes de la maladie qui servent d'indicateur. Le rôle des antibiotiques est ici très important. “La liste anglaise des vingt médicaments les plus prescrits ne comprend pas moins de trois groupes d'antibiotiques. Le top 20 allemand, en revanche, n'en compte pas un seul”. (A.c., 430).

### ***Minimisation.***

Les médecins anglais prescrivent environ deux fois moins de médicaments que les médecins français et allemands, ils font deux fois moins de radiographies et, quand ils en font, deux fois moins de films. La quantité quotidienne de vitamine C qu'ils recommandent est deux fois moins importante que dans les autres pays. -- En Angleterre, il faut être dans un état de santé bien pire pour être considéré comme “malade”, et encore moins pour avoir droit à un traitement. Même lorsqu'il s'agit d'une pression artérielle ou d'un taux de cholestérol élevés, la norme pour “être malade” en Angleterre est plus élevée” (A.c., 430).

### ***Structure financière.***

Dans une large mesure, cette minimisation est due au mode de rémunération du médecin anglais.

**a.** Les médecins français, américains et allemands perçoivent des honoraires en fonction de leurs services : plus il y a d'ordonnances, de traitements, de renvois à des spécialistes, plus ils perçoivent d'honoraires !

**b.** Les médecins anglais perçoivent soit un salaire fixe, soit des honoraires par patient : le patient idéal est donc celui que le médecin ne consulte que rarement, pour le même tarif.

### ***Empirisme.***

Le comportement biomédical en Angleterre présente une autre caractéristique prédominante : dans le sillage empirique de Francis Bacon, John Locke (*KF 24*), David Hume (1711/1776 ; dernière figure des Lumières anglaises), les Anglais collectent avec diligence les données d'études cliniques comparatives statistiquement solides.

***Soit dit en passant***, les placebos (faux traitements) sont plus utilisés que dans les autres pays.

### ***Les idées préconçues américaines.***

“Cette approche remonte au moins à l’époque de Benjamin Rush, un médecin du XVIIIe siècle et l’un des signataires de la Déclaration d’indépendance”. (A.c., 431v.). Selon Rush, le grand frein aux progrès de la médecine était la confiance excessive dans les pouvoirs de guérison de la nature. D’où sa critique féroce d’Hippocrate de Kos (-460/-377 ; médecin grec).

### ***Saignements.***

Rush pensait que le corps contenait environ treize litres de sang, soit environ deux fois plus qu’en réalité. En conséquence, il exhortait ses adeptes à en éliminer les quatre cinquièmes par venesection.-- “Essentiellement, peu de choses ont changé : la chirurgie est utilisée plus fréquemment et plus largement en Amérique qu’ailleurs. Par exemple, le nombre de femmes qui subissent une ablation de l’utérus ou une césarienne est au moins deux fois plus élevé que dans la plupart des pays européens ; pour les pontages cardiaques, le pourcentage est encore plus élevé”. (A.c., 432).

### ***L’envie d’attaquer.***

Qu’il soit raisonnable ou non, on se sent toujours obligé de “faire quelque chose”, même s’il est loin d’être certain qu’un certain traitement sera bénéfique pour le patient. C’est pourquoi les Américains sont toujours “partants” pour “quelque chose de nouveau”, surtout lorsqu’il s’agit de “nouveaux” tests de diagnostic et de techniques chirurgicales (...). Bien sûr, une approche agressive peut parfois sauver des vies, mais le remède est souvent pire que la maladie”. (A.c., 432).

### ***Raisonnement analogique.***

Même si les avantages d’un traitement dans un groupe l’emportent sur les inconvénients, les médecins américains ont tendance à étendre les résultats favorables à d’autres groupes de patients pour lesquels ce rapport est loin d’être certain. “En Amérique, les médecins prescrivent de l’AZT aux personnes séropositives. Mais certains médecins vont encore plus loin : ils le donnent également aux femmes qui ont été violées par une personne dont le statut sérologique est inconnu - un groupe qui n’a qu’une faible chance d’être infecté. (Ibid.) La prémisse est la suivante : “Il vaut mieux faire quelque chose que ne rien faire”.

Contrairement aux Français et aux Allemands, les Américains n’ont pas d’organe particulier auquel ils attribuent les maladies du chignon, peut-être parce qu’ils préfèrent se considérer comme “naturellement sains”.

### ***Causes exogènes.***

Les registres des décès aux États-Unis ne mentionnent pratiquement jamais le fait que l'on est mort d'une cause endogène : il y a toujours - selon Lynn Payer, a.c., 434v. - une cause extérieure.

Un médecin français a dit un jour que "les Américains ne craignent que les bacilles et les communistes". La prédiction des bacilles explique en partie la fréquence élevée des antibiotiques. "Les médecins américains semblent prescrire environ deux fois plus d'antibiotiques que les médecins écossais. Les Américains délivrent aussi couramment des antibiotiques pour des affections telles que les otites chez les enfants, un traitement qui est considéré comme inapproprié en Europe". (A.c., 436).

### ***Le puritanisme.***

Cette peur exagérée des bacilles - littéralement Lynn Payer - est également responsable des vues puritaines sur l'hygiène (...) : les rituels quotidiens de nettoyage, l'évitement à tout prix d'une personne atteinte d'une maladie infectieuse inoffensive et les tentatives de mise en quarantaine des personnes atteintes de maladies dont on sait qu'elles ne sont transmissibles que par contact intime.

### ***La conclusion générale de Lynn Payer.***

Elle est double.

**1.-** La médecine rationnelle "n'est pas une science aussi internationalement valable qu'on le pense souvent" (a.c.,437). Ce qu'il appelle "une grille de valeurs culturelles" filtre l'information biomédicale... En nos termes, il existe une multiculture médicale, et non une uniculture. Le choix - échantillon (*KF 08 : inductivisme concernant les axiomes*) - des présupposés - stoicheia, éléments (*KF 05 : décomposition des facteurs*) - effectué consciemment ou non dans les différentes cultures limite les pratiques biomédicales aux particularismes. Sans valeur universelle... Eh bien, l'interprétation de base du rationalisme moderne est que, subjectivement, la raison est identique chez tous les médecins et que, objectivement, les informations que cette raison recueille sont universellement valables. --

**2.--** La praxis biomédicale multiculturelle, empiriquement et expérimentalement parlant, équivaut à une sorte d'expérience naturelle. Les médecins travaillent, dans une large mesure, mais -- dit L. Payer -- la plupart du temps, ils ne s'en rendent pas compte et n'en voient pas la valeur expérimentale.

**Conclusion.** -- Lire *KF 11v. (théorie ABC)* : les médecins confrontés à des symptômes (A) les interprètent selon des hypothèses privées (B) et arrivent ainsi à des systèmes différents (C).

**Quatrième échantillon : le principe de la cause ou de la raison suffisante. (30/34).**

Nous l'avons nommé ainsi : *KF 08* (ci-dessous),-- L'analyse factorielle (stechiotique) se résume à ceci : "Quelque chose (n'importe quoi, -- une concoction, la science-fiction, l'absurde qui prouve l'absurde, -- un fait matériellement vérifiable) a nécessairement une "raison" (= "fondement") par laquelle il est compréhensible (pour notre esprit humain, oui, pour tout esprit transparent). Que cette raison ou ce motif se trouve dans cette chose ou que cette raison ou ce motif se trouve en dehors de cette chose. Dans le langage de Jevons-Lukasiewicz : "Si A (raison, fondement), alors B (intelligible, sensible, transparent)". C'est la préface de tout raisonnement responsable.

**Bibliographie :**

-- E. Oger, *Revue de la littérature (La rationalité, son fondement et ses échantillons)*, in : Tijdschr. v. Philosophie 54 (1992) : 1 (mars), 87/106 (une étude extrêmement approfondie) ;

-- M. Fleischer, *Wahrheit und Wahrheitsgrund (Zum Wahrheitsproblem und zu seiner Geschichte)*, Berlin / New York, de Gruyter, 1984 (la théorie séculaire de la correspondance : la connaissance correspond à la réalité) ;

-- P. Faucon de Boylesve, *Etre et savoir (Etude du fondement de l'intelligibilité dans la pensée médiévale)*, Paris, Vrin, 1985 (La vérité est la démonstration de l'être).

-- *Forum Philosophie Bad Homburg, Philosophie und Begründung*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1987 (dix intervenants sur la "justification" ou le "fondement" en philosophie, -- suite au Forum für Philosophie Bad Homburg, juin 1986) ;

-- A. Burms / H. De Dijn, *De rationaliteit en haar grenzen (Critique et déconstruction)*, Louvain, 1986 (la rationalité semble être un mot magique aujourd'hui : elle est pourtant limitée) ;

-- K. Hart, *The Trespass of the Sign (Deconstruction, Theology and Philosophy)*, Cambridge, Univ. Press, 1989 (approche derridienne) ;

-- H. Parret, ed. *In alle redelijkheid (Points de vue sur la pensée, la parole et l'action de l'être humain raisonnable)*, Meppel / Amsterdam, 1990 (sur "la raison" de la raison).

À **propos**, il existe un Institut pour la *réalité ultime et le sens* (T.Horvath) et une revue associée, *Ultimate Reality and Meaning (Interdisciplinary Studies in the Philosophy of Understanding)*, depuis 1978.

*J. Derrida et autres, La faculté de juger (Colloque de Cerisy-la Salle 1982)*, Paris, Minit, 1985, est un ouvrage dans lequel six auteurs écrivent sur le jugement (d'un sujet, à l'origine, un proverbe est revendiqué comme modèle). Les jugements en matière scientifique, artistique et esthétique, éthique et politique sont examinés en tenant compte de la grande crise des valeurs culturelles de notre vingtième siècle. À une époque caractérisée par une recherche désespérée de nouvelles valeurs pour lesquelles et à partir desquelles chacun peut vivre, il est frappant de constater que personne ne pense posséder "la vérité" sur laquelle fonder un jugement justifié.

À *propos* : même le jugement le plus ordinaire - par exemple "Je vois qu'il pleut dehors" - présuppose, entre autres, "Si A, alors (ici : s'il pleut dehors, alors (j'ai le droit de dire) "Je vois qu'il pleut dehors". En d'autres termes, le principe de la raison ou du fondement nécessaire et suffisant (qui me donne le droit de dire quelque chose), parmi d'autres, est invariablement présupposé comme un "élément" (*KF 05 : stoicheiosis*). Juste cette petite préposition justifie, "justifie", "fonde".

### ***Fondations(al)isme, critique des fondations(al)isme,***

Déjà *G.E. Moore* (1873/ : 1958 ; penseur analytique anglo-saxon), par exemple dans son ouvrage *The Nature and Reality of Objects of Perception* (1905), parlait de "Comment savons-nous que p ?". (Comment savons-nous que p, à savoir un jugement, est vrai, justifiable ?). Il ne s'agit pas de la question génétique - "Comment mon esprit crée-t-il ceci ?" - mais plutôt de "Quelle est la raison ou le motif justifiant l'affirmation ou le jugement 'p' ?" - était déjà la question à l'époque.

Déjà en 1925 (bien des années avant les travaux de K. Popper en 1934), ce que l'on appelle aujourd'hui le fondationnalisme, la croyance que toutes les déclarations ont un fondement, une formule logiquement stricte, devenait une question clé pour Moore.

Le doute sur le "fondement" ou la "raison" absolument prouvable de toutes les déclarations, y compris celles dites "strictement scientifiques" (depuis Galilée, Descartes et Locke), est appelé "critique du fondamentalisme". On examine si l'on peut prouver absolument tout au sens des Lumières et du rationalisme (pur ou empirique)... C'est donc le cœur de la critique du fondamentalisme.

### ***L'homme miroir.***

Nous introduisons ce terme en nous référant, par exemple, à *Richard Rorty* (le titre de son ouvrage, traduit en français, est "*L'homme spéculaire*"). Selon Rorty, ce qui caractérise "l'ensemble de la culture occidentale", "depuis Platon" (expression de plus en plus populaire), c'est le fait que l'homme se considère comme "le miroir" ou la représentation exacte, grâce à son esprit bien sûr, de la réalité.

On pense à ce que Platon, avec ses prédécesseurs, appelait "le noble joug" (le modèle dans mon esprit reflète, image l'original dans la réalité). Dans le sillage de Heidegger et de Wittgenstein, Rorty pense pouvoir remplacer cela par une sorte de pragmatisme.

La question se pose alors, bien sûr, de savoir si l'esprit de Rorty, l'esprit de traitement des présuppositions pragmatiques, "reflète" ainsi la réalité mieux que, par exemple, Platon, Cfr. *P. Pikelharing, Richard Rorty (Le miroir comme obstacle)*, in : *Streven* 1989 : 7 (avril), 614/627 (a.o. 622).

### ***Une considération :***

Platon et l'ensemble de la culture occidentale ont toujours compris que notre esprit n'est pas un pur miroir de la réalité. Mais que cela conduise nécessairement - et logiquement justifiable - au démantèlement - déconstruction - de "l'ensemble de la culture occidentale" dans son fondement philosophique est une autre question.

**À propos :** l'une de ces solutions typiquement occidentales et traditionnelles au problème du miroir se trouve chez le *cardinal John Henry Newman* (1801/1890). Dans sa *Grammaire de l'assentiment* (1870), entre autres, il tente de "justifier" le jugement - entre autres de l'homme du commun de tous les jours - par le fait que, tant dans la science qu'en dehors de la science, nous disposons dans le temps d'une série de probabilités qui vont toutes ou du moins majoritairement dans le même sens. Ce concours ou cette "convergence" de jugements incertains mais néanmoins probables signifie que nous pouvons attribuer une valeur de connaissance solide au modèle (miroir) dans notre esprit.

Encore une fois, ce n'est qu'une tentative pour "justifier" le modèle du miroir. Au moins aussi strictement logique que le pragmatisme d'un Rorty. Car le modèle de Newman se résume à un ensemble d'échantillons en réalité qui se renforcent mutuellement (*KF 07*, qui parle de l'induction sommative ou du résumé d'un ensemble d'échantillons). Un tel type d'induction compte comme une raison suffisante !



### ***Raisnable et déraisonnable***

Cela exprime l'“harmonie des contraires” qui est l'une des prémisses ou l'un des “arrière-plans” du débat plus récent sur la validité de la raison (surtout dans sa forme rationaliste moderne) et sur le principe de la raison suffisante.

Déjà Kant, figure de proue de la critique du rationalisme avant lui (Kant se réfère entre autres à Hume), écrit en passant que les frontières qui séparent la raison du non-sens ou de l'“irréalité” sont très difficiles à décrire.

### ***Francisco Goya y Lucientes (1746/1828).***

Les œuvres de Goya - y compris les peintures - montrent “la raison et la déraison”. Certaines de ses œuvres reflètent - lui aussi était un homme miroir - le côté ou l'aspect idyllique-féminin de la réalité humaine de cette époque. Une autre partie, en revanche, reflète, de manière brute et désordonnée, le côté ou l'aspect horreur de la même réalité humaine. Ce n'est pas sans raison ni sans fondement - on voit : ce principe est constamment à l'œuvre - que *E. Oger, La rationalité, ses fondements et ses monstres*, 105v, s'attarde sur Goya.

### ***“El sueño de la razón produce monstruos”.***

“Le rêve de la raison engendre des monstres” (ainsi traduit Oger), est le titre d'un des dessins de Goya : quelqu'un (peut-être Goya lui-même) est vaincu par le sommeil et allongé sur une table ; il vit un cauchemar. Au-dessus du rêveur, un couple d'oiseaux à taches noires est visible. Ils semblent être des hiboux. Également les chauves-souris, les corbeaux et autres (“oiseaux de nuit”).

Ce dessin fait partie d'une série intitulée “Los Caprichos” (Les caprices), probablement dessinée par Goya quelques années après la Révolution française, l'aboutissement, à l'époque, du rationalisme éclairé français (1793+).

**a.** Goya était “convaincu” (que la Révolution française aussi n'était qu'un échantillon parmi d'autres échantillons possibles (*KF 08 : inductivisme axiomatique*), ce n'est qu'après que sa “rationalité moderne” a pénétré) qu'il soutenait les Lumières et la Révolution.

**b.** Pourtant, dans son dessin, la raison elle-même est endormie et rêveuse : elle se délecte du délire de la “révolution absolue” et ainsi de suite, et elle engendre des monstres.

Qu'est-ce que cela reflète ? Le fait que Goya ait été le témoin du fait que le rationalisme, dans le contexte de sa Révolution, a conduit à un règne de terreur.

KF. 34.

Avec sa surdité totale, l'échec de la Révolution entraîne une profonde crise des valeurs (= crise culturelle) : "Il ne partage plus l'optimisme incondtionnel du siècle des Lumières où, dans les aspirations de la raison elle-même, se profile la guillotine. La raison des "Lumières" produit nécessairement des monstres". (A.c., 106).

*D'ailleurs*, Platon avait déjà compris, à la suite de ses prédécesseurs, que les rêveries nocturnes annulent la raison et ouvrent la voie au mal. Nous avons vu cela brièvement dans *E.PL.PSY. 83/89 (L'âme et la nuit)* : le criminel et surtout le "turannos" le dictateur expose ce qui est à l'œuvre en eux dans le bourdonnement nocturne de la raison.

Goya ne fait rien d'autre qu'actualiser et rétablir Platon (Hérodote, Sophocle) dans un contexte éclairé et rationaliste. - C'est immédiatement un argument pragmatique à partir de ce que la raison (et ses révolutionnaires) produit, de ses effets, de sa vraie nature qui apparaît ! L'arbre est connu par ses "fruits". La raison autonome - libérée du clergé et de la monarchie - a remplacé ce qui existait auparavant par ce qu'elle a "rêvé" : la différence avec ce qui existait auparavant ne semblait pas si grande aux yeux de Goya. Seulement ceci : les monarchies chrétiennes l'ont fait "au nom de Dieu" ; les révolutionnaires français l'ont fait "au nom de la raison autonome".

Le principe même de la raison nécessaire et suffisante est ainsi compromis, aux yeux de Goya et de bien d'autres. Cette action rude et brute " au nom de " présumés rendait l'expression " au nom de " (comme le souligne à juste titre le Père Lyotard) suspecte.

Or, la culture n'est rien d'autre qu'un ensemble de " noms " (valeurs présumées) au nom desquels, par exemple, tout ce qui ne correspond pas aux présumés est étiqueté comme normal et admissible et comme anormal et interdit (*KF 21* : Culture et normalité), oui, éradicable.

Ainsi, les monarques chrétiens (ou plutôt pseudo-chrétiens) ont opprimé et exterminé "au nom" d'une culture chrétienne. Ainsi, à leur tour, ils oppriment et exterminent les systèmes autonomes et sans religion générés par la Raison moderne ! C'est mettre en doute toute culture et toutes les représentations culturelles "au nom desquelles" on opprime et extermine (la soi-disant dynamique de groupe).

**Cinquième échantillon : La raison suffisante dans les œuvres de Kafka. (35/39)**

“Si Z, alors S. Donc Z”-

Z” signifie “péché, culpabilité” ; “S” signifie “punition”. C’est l’une des structures de base de l’œuvre de Kafka. Ce qui suit sera un long commentaire sur ce raisonnement réducteur (platonicien-analytique ; *KF 08* (*‘Analsis’*)). De plus, elle est, en termes platoniciens, lemmatico-analytique.

Le raisonnement réducteur fonctionne parfois avec des inconnues, mais on peut faire comme si on connaissait déjà ces inconnues. On introduit ensuite un lemme, un aphorisme provisoire ou un symbole. Ici ‘x’. Pourquoi ? Car, aux yeux de Kafka, la culpabilité du péché qui “justifie” le châtement comme raison nécessaire et suffisante, est une culpabilité inconnue.

Conséquence Selon l’expert Schoeps, le raisonnement réducteur dans les œuvres de Kafka se lit comme suit : “Si X. alors S. Donc X”. La Raison moderne est incapable de déterminer notre crise culturelle, interprétée comme une punition par Kafka. De même, cette même Raison moderne en arrive à une expérience absurde : “Si X, alors A. Eh bien, A. Donc X”. Traduit en mots : “Si la raison nécessaire et suffisante est une inconnue, alors il y a absurdité (incompréhensibilité, absurdité, incongruité). Eh bien, il y a l’absurdité. Il y a donc une raison ou un motif suffisant inconnu”. Cfr. *KF 30*.-- Nous l’expliquons maintenant.

**Franz Kafka (1883/1924).**

Les termes “kafkaïen” ou même “kafkaïen” sont devenus monnaie courante ces dernières décennies. Les œuvres de *Kafka* - pensez au *Procès* - sont parmi les plus lues au monde. Ils sont traduits dans de nombreuses langues. Ils ont été filmés, adaptés pour la scène et même mis en musique. Ils sont même lus dans les écoles secondaires, car, surtout depuis la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), Kafka est considéré comme une littérature mondiale.

Certains disent qu’autant de commentaires ont été consacrés à Kafka qu’à Shakespeare. -- Et ce, malgré le fait que l’atmosphère des œuvres de Kafka est “l’harmonie des contraires” : ils s’attirent par une magie particulière ; ils se repoussent par une “Unheimlichkeit” (une atmosphère d’insécurité, d’incongruité). Surtout pour les jeunes non formés, c’est souvent un lourd fardeau - d’autant plus que les enseignants les abandonnent à leur incapacité à traiter Kafka, du moins de manière équilibrée.

**Bibliographie** . Il s'agit d'un travail impossible, mais d'un travail que nous choisissons H.-J. Schoeps, *Over de mens (Beschouwingen van de Moderne filosofen)*, Utr./Antw., 1966, 119/141 (*Franz Kafka : het geloof in tragische positie*),-- car cette œuvre garde la raison nécessaire et suffisante au centre.

***L'œuvre de Kafka : ambiguë.***

Kafka a suscité des interprétations contradictoires. Et en effet : il est multi-interprétable. Ainsi, par exemple, A. Camus (1913/1960 ; son *L'homme révolté* (1951) a été contesté par des hommes politiques de droite et de gauche (Sartre entre autres)) indique que Kafka est orienté "existentiellement" et dit donc : "En tout cas, l'œuvre de Kafka reflète le problème de l'absurde dans son intégralité" (cité par W.J. Simons, *Timeless topicality of Kafka only belatedly recognized*, in : *Spectator* (Gand) 30.08.1983, 36).

Ainsi, des psychiatres comme le *Dr Hesnard*, *L'univers morbide de la faute*, Paris, 1949 (dernier chapitre, psychologique (éventuellement - ce qui est à la mode - psychanalytique), oui ; comme un cas neurologique et/ou psychiatrique.

Ce que Hesnard appelle "le monde de la culpabilité du péché", au degré le plus tragique, peut alors être central : "Cette culpabilité sombre et incongrue, incompréhensible et tyrannique pesait sur toute l'existence de cet artiste". (O.c., 441s.).

Hesnard ajoute : "Plus encore, Kafka s'est comporté - toute sa vie et dans tous ses domaines d'activité - comme un coupable qui ne peut découvrir la nature exacte d'une erreur impardonnable. Eh bien, ce monde "kafkaïen" - il l'a décrit dans toutes ses œuvres - est notre monde malade de la culpabilité". (Ibid.).

Comme nous l'avons dit, "Si x, qui est une erreur impardonnable mais introuvable, alors l'impression d'absurdité. Eh bien, impression d'absurdité. Il y a donc quelque part une erreur fondamentale impardonnable mais non identifiable". Kafka a vécu avec un tel "x". Que les relations avec ses parents (en particulier son père autoritaire) en soient la raison nécessaire et suffisante, comme le prétendent la plupart des psychanalystes, nous semble radicalement non prouvé. L'impression d'absurdité va bien au-delà de la figure paternelle (sauf si l'on identifie cette figure paternelle au moi absolu, ce qui ne fait que rendre "compréhensible" le degré de tragédie chez Kafka).

**Note** : En passant : *Dr. med. Trygve Braat'y, Uit de praktijk van een psychiater (Een populaire inleiding tot de medische psychologie en de psychiatrie)*, Utrecht, 1939, 180/190 (*Enige beschouwingen over de religie in de psychiatrie*), peut souligner l'erreur de ceux qui interprètent la raison nécessaire et suffisante de l'existence kafkaïenne typique d'une manière purement psychanalytique. "Si l'on est impliqué dans le travail psychiatrique, on est frappé par le nombre de patients qui s'inquiètent de la religion et de la moralité. Les problèmes de moralité portent presque toujours la marque plus ou moins évidente du péché religieux.

Ce qui est très frappant - et qui constitue souvent la caractéristique dominante du tableau clinique - ce sont les états débilitants d'anxiété dans ce qu'on appelle "la dépression mélancolique". (Braatoy, en tant que médecin "compréhensif", aborde la question vitale : "Pourquoi / pourquoi cette maladie se manifeste-t-elle comme un cauchemar religieux incessant dans lequel le patient n'est pas un instant laissé seul par son fardeau de péché, de regret et de repentir ? (ibid.).

L'auteur dit : La façon dont une personne mélancolique/mélancolique pose le problème psychiatrique, -- le langage qu'elle utilise dans ce processus, rappelle beaucoup "la leçon de religion de notre jeunesse" (o.c., De plus, il dit qu'Ole Hallesby, à l'époque un professeur de théologie très influent en Norvège a répandu une image de Dieu qui peut être typée comme suit : " Un dieu cruel ", quelque chose par lequel le mélancolique/mélancolique a en fait raison dans son raisonnement. Car d'un tel dieu on ne peut attendre aucune compréhension de ses difficultés" (o.c.,189).

**Note** : Chez Kafka, il s'agit d'une raison ou d'un fondement "absolu", et pas seulement de la figure paternelle éphémère : ce que dit Braatoy nous rapproche beaucoup de cette raison ou de ce fondement religieux.

Ce que dit Schoeps renforce cette impression. Ce qui nous donne l'interprétation religieuse typique.

### **H.-J. Schoeps.**

Nous nous attardons longuement sur quelqu'un qui :

a. avec Max Brod, l'ami de Kafka, *Beim Bau der chinesischen Mauer* (1931), extraits de la succession de Kafka,

b. d'origine juive et un chrétien juif typique, bien placé pour pénétrer le monde de Kafka, était... - Il s'agit alors d'un argument d'autorité, qui n'est pas sans fondement.

### ***Les lois, les déviations et le retour d'information.***

Les penseurs vorsocratiques supposaient généralement que le cosmos était guidé de manière intentionnelle, voire volontaire, par de hautes divinités. Toute déviation provoque donc une “correction” (une “rétroaction”, disent les cybernéticiens d'aujourd'hui), à travers laquelle la finalité et même la politique de l'univers divin se font sentir sous la forme d'une calamité, qui est ressentie comme une sorte de punition... On trouve quelque chose d'analogue dans la révélation biblique.

Schoeps, o.c., 123vv, commence par un petit ouvrage de *Kafka, Zur Frage der Gesetze*, qui traite des “lois” connues dans les milieux juifs.

C'est de cela que parlent les théologiens - y compris les hassidim, que Kafka décrit comme une sorte de “noblesse”. Kafka, lui, a le sentiment d'être un “ignorant” (am ha-arez). Pourtant, c'est un “ignorant” qui est allé si loin dans l'analyse des “lois” qu'il se demande si les lois ne sont pas pseudo-légales.

Schoeps : “Kafka vit dans l'impression constante d'être gouverné par des lois qu'il ne connaît pas” (o.c.,123), car, en fait, phénoménalement (en tant qu'expérientiel, directement perceptible) la seule loi visible - et tangible - est la “noblesse” des théologiens qui, au profit du “peuple” (am ha-arez), les interprètent comme interprètes de “la loi”.

**2** -- Schoeps, o.c., 124vv.- La grande masse du “peuple” (am ha-arez) - par opposition aux législateurs - “la noblesse” - a dévié des “lois”.

**3** -- Schoeps, ibid. -- Une aberration - interprétée dans le sens direct du judaïsme orthodoxe - équivaut à un jugement de Dieu (gesera). - Le récit de Kafka, Poursuivre un chien, exprime par l'image ce jugement douloureux de Dieu.

Un chien raconte comment “le peuple” des “chiens” s'est égaré il y a plusieurs générations. Cette erreur ou culpabilité du péché pèse lourdement sur la famille canine d'aujourd'hui qui **a. en** porte le poids, **b. mais** ne peut l'interpréter ('x').

### ***Note -- Le Talmud***

Littéralement “étude” ou “enseignement”, le Talmud est un livre juif sacré contenant les réflexions théologiques des érudits de l'Ancien Testament. Par exemple, il existe le *Talmud de Jérusalem* et le *Talmud des Babyloniens* (par Rab Asji (352/427) et ses successeurs).

***Si A et B, alors C.***

Relisez *KF 11 (Théorie ABC)* -- Si on connaît A et les prémisses B avec lesquelles A est indiqué, alors on a une raison ou un motif suffisant pour comprendre C - dans ce cas : La réaction de Kafka à la calamité vécue. Le Talmud, dans le sillage des enseignements de l'Ancien Testament, a fortement déterminé le "B" de Kafka.

1. *Le Talmud (Sanhedrin 97a)* contient une prophétie de malheur : un jour, à la fin de l'histoire de la terre, viendra la fin des temps (perspective eschatologique) ; ce sera "un temps de terreurs de toutes sortes" ; le retour (chrétien), la venue (juif) du Messie seront alors proches. Cela rappelle l'apocalypse ou la révélation de la fin des temps du prophète Daniel et d'autres.

2. C'est comme si, pour Kafka, cette prédiction d'une fin des temps dure et "bizarre" (incompréhensible - uncanny) se réalisait dans notre XXe siècle. Cette atmosphère étrange est un élément ou une raison suffisante pour comprendre comment, pour Kafka, notre existence actuelle signifie "l'extinction de la fin des temps", la fin de l'histoire.

***Schoeps*** : Ce que dit *La Naissance d'un chien* sur notre "culture canine" (d'un point de vue juif) se retrouve "essentiellement dans toutes les œuvres littéraires de Kafka". Avec l'absurde : l'oubli de est en fait la raison suffisante ou le motif de la crise culturelle actuelle (o.c., 12). Ainsi, littéralement, Schoeps. Ce qui démontre encore une fois l'histoire de la mentalité comme facteur de compréhension d'un texte,

***Tout comme l'athée Nietzsche.***

Friedrich Nietzsche (1844/1900 ; le penseur du fait du nihilisme occidental ou de la dévaluation des valeurs (supérieures)) est, dans ce contexte, cité par Schoeps :

"Les événements les plus importants sont ceux qui sont les plus difficiles à saisir... Par exemple, le fait que le Dieu chrétien est mort. Le fait que, dans ce que nous vivons, il n'y a plus de bonté et de direction célestes, plus de justice divine, et - en général - pas même de morale immanente. (note ; une moralité directement observable) est perceptible).-- C'est la terrible nouvelle qui aura besoin de quelques siècles supplémentaires pour être assimilée par les Européens. Alors, pour un temps, il semblera que tout "poids" a disparu des choses (Morgenröte (1882)). (O.c., 119).

### **Sixième échantillon : Le “modèle” de la raison ou du motif inconnu (40/42)**

Comment Kafka parvient-il à porter un jugement sur “le terrain inconnu” ? Un jugement - nous l’avons vu (*KF 31*) - comprend un original (ici : le ‘x’) sur lequel un modèle (le dicton) fournit des informations. Nous nous pencherons donc sur l’artiste Kafka et son art de caractériser le “lemme” (le recherché que l’on entre comme “connu”).

Kafka était, comme l’affirme Schoeps, juif de naissance. Des croyances qui étaient devenues “mythiques” (c’est-à-dire “bonnes pour les primitifs”) aux yeux de ses contemporains - et peut-être aux siens - sous la pression démythifiante du rationalisme éclairé, l’ont néanmoins poussé à rechercher sans cesse ce que le langage juif appelle “la loi”. Selon Schoeps, le désastre, aux yeux de Kafka, consiste dans le fait que l’humanité actuelle, privée de la notion de créature de Dieu, - on pense au scepticisme (il n’existe certainement que le tangible), à l’agnosticisme (on ne sait rien de ce qui dépasse les phénomènes), à l’athéisme (Dieu n’existe pas) - perd les traits mêmes qui la caractérisent en tant que personne(s) et, par conséquent,

- a. devient individuellement une “chose” ou une “chose sans vie” et
- b. socialement en une masse sans nom. Cf. o.c., 131.

#### ***Un modèle artistique.***

Dans l’imagination de l’artiste Kafka, par exemple, le mot-chose est élaboré en une créature fantomatique - relisez *KF 33 : Oiseaux à taches noires*” (de Goya) - il l’appelle “odradeck”. En slave, cela signifie quelque chose comme “hors-la-loi”. Dévié.

Vu sous cet angle, l’homme d’aujourd’hui est de plus en plus un “homme chien”, sans “je”. Il est plutôt un “ça”, tout comme les objets qu’il utilise de plus en plus dans la société technologique. Ainsi, Odradeck “prend la forme insensée - absurde - d’une bobine de fil” (Schoeps, o.c., 131). Il est ainsi devenu “un mécanisme de fonctionnement automatique”.

#### ***Le processus.***

Sous une forme descriptive et narrative, ce que Kafka perçoit comme la structure de base de notre culture s’appelle “*Der Prozess*”. Sa structure est double :

- a. elle est “une énigme” ;
- b. il s’agit d’un “démêlage” de celui-ci -- Pensez à l’homme populaire ou même à l’intellectuel cultivé : “Où ai-je gagné cela ?”. Socioculturel : “Où avons-nous gagné cela ?”



*Un modèle narratif.* - On peut prendre *Der Prozess* comme modèle artistique.

**(1). L'énigme.**

Joseph K. est accusé par un tribunal mystérieux et supérieur. Le dossier contenant les accusations n'est accessible ni à Joseph K. ni à ses avocats.

**(2) Le démêlage :** Joseph K. tente de démêler la culpabilité pour laquelle il est poursuivi. Il fait donc appel aux avocats, leur tâche principale étant de deviner l'infraction, "Déduire des interrogatoires le contenu du dossier qui les fonde, -- c'est très difficile". (O.c., 130). Schoeps, o.c., 129 : "Ainsi, à partir du caractère et de la forme de la punition, on doit essayer de trouver le "x" du péché, même si une vérification réelle ne peut pas réussir.

C'est précisément ce qui se passe dans l'œuvre de Kafka. Tant dans les grands romans que dans les nouvelles, ce motif revient sans cesse comme une tendance : déterminer à partir de la nature de la punition (*note* : modèle) la nature de la culpabilité (*note* : originelle, c'est-à-dire la raison).

***Tragédie ou rédemption d'une tragédie ?***

**Bibliographie :** Karl Jaspers, *Ueber des Tragische*, Munich, Jaspers (1883/1969 ; médecin-psychiatre et aussi penseur "existentiel") dit que la "tragédie" présuppose le caractère éphémère, oui, la ruine réelle. Mais ce n'est là que la situation tragique : le "tragique", au sens plein du terme, n'est que la conscience de cette situation. *Cfr. KF 17 (situationnel)*. Cf. Jaspers, o.c., 18.

La réponse à un tel défi (*KF 17*) est, normalement, d'attendre la rédemption... Cet espoir de rédemption d'une situation désespérée est ce qui, selon Jaspers, distingue le héros tragique de la figure simplement transitoire ou déclinante.

L'œuvre de Kafka, aujourd'hui, est-elle "tragique" dans ce sens ? O.i. oui ! Pour lui, le Kafka réfléchi, la vie du "chien" d'aujourd'hui est en état de décomposition et de ruine. Mais - et c'est ce qu'a dit Max Brod à Bruxelles, en septembre 1967, lors d'une conférence sur son ami - "Kafka n'a fait qu'aspirer à une vision pure du monde et à un avenir plus radieux".

Schoeps le confirme : chez Kafka vivait - o.c., 140 - l'espoir messianique. Dans une situation tragique, cependant : "le mythe de la foi dans une situation tragique". En d'autres termes : situationnel il y avait l'impuissance, existentiel il y avait la volonté.

### ***Histoire du salut / histoire du non-salut.***

“L’apostasie (des hommes) par rapport à la loi de la révélation fait de l’histoire l’histoire de la fatalité humaine. Cela se manifeste par la séparation croissante du monde de son destin révélé. Cela se fait par une seule série de destructions qui se précipitent vers la fin et qui, à en juger par l’aveuglement humain, doivent être considérées précisément comme un “développement supérieur et un progrès constructif”. (Schoeps, o.c., 125).

**Note :** -- Les termes “développement supérieur” et “progrès constructif” font clairement référence à deux concepts principaux du rationalisme moderne des esprits éclairés. Kafka, postmoderne, qualifie la Raison moderne de “cécité humaine”. Ce qui le rend comparable à Goya (*KF 33*), pour qui “le rêve de la raison produit des monstres”.

Nous disons “post-moderne”, car celui qui s’éloigne de la raison et de deux de ses chevaux de bataille, le développement supérieur (par rapport, par exemple, au Moyen Âge sombre, c’est-à-dire non éclairé) et le progrès constructif, n’est plus “moderne” mais se situe après la fin de la Modernité. Une telle personne est post-moderne.

### ***La raison ou le sol, une dernière fois.***

Schoeps, o.c., 125 : “C’est donc la culpabilité, bien que dans son essence elle ne soit plus reconnaissable, qui a obscurci le monde au point que son ordre ne peut plus saisir la parole vraie. C’est parce que la pression des siècles a déjà rendu ce mot trop ferme et les “chiens” trop “chiens””.

En d’autres termes, en termes bibliques, “le cœur et l’âme de l’humanité d’aujourd’hui sont devenus pétrifiés” et ne comprennent même plus que Dieu s’est un jour adressé à toute la race humaine par l’intermédiaire de sages, de prêtres, de prophètes et d’apocalyptistes. Cette “vraie parole” a été réprimée et supprimée.

A tel point que l’on ne se rend plus guère compte de cette situation tragique (par exemple chez les optimistes des Lumières, mais aussi chez les soi-disant croyants de la Bible,--ce que S. Kierkegaard a abordé).

La volonté de salut est là, mais elle se tourne trop vers les mannequins (les rêves de la raison). Apocalyptiquement, l’humanité actuelle est donc en proie à une tragédie absolue : elle ne se rend même pas compte qu’il existe une culpabilité, et encore moins qu’elle la détecterait comme une “raison ou un motif suffisant” de sa détresse, comme le Kafka éveillé ; elle dort au milieu de la destruction.

**Septième échantillon : “L’autre. De raison”. (43/48)**

**Bibliographie :** E. Oger, *Rationalité, ses fondements et ses échantillons*, 97/ 106. -  
- “Quel est cet “autre” au nom duquel on pense parfois pouvoir soumettre la raison à une critique ? (...) Ou bien cette critique - si elle doit parler - doit-elle toujours et nécessairement parler au nom de la raison elle-même ? “.

C’est ainsi qu’Oger présente le thème. Le problème est le même que celui que nous avons abordé dans les chapitres précédents - échantillons : les personnes rationnelles commettent des erreurs (Goya, Kafka), -- en langage biblique : des “péchés” (“dettes de péché”). Est-ce la raison elle-même qui est (exprimons-le de manière mesquine mais éloquente) “pervers” (“dépravée”) ou agit-elle rationnellement mais sous la pression de “l’autre” qui est alors “pervers” et communique sa “perversité”, s’impose à la raison qui - d’elle-même - est “pure” ? Telle est la question.

**Qu’entend-on par “normal” ?**

Nous l’avons vu brièvement - *KF 21 (Culture et normalité)* : - Un ensemble de valeurs, même lorsqu’il est présenté par la raison éclairée comme une “raison ou un motif nécessaire et suffisant” au nom duquel cette raison décide de la normalité et de la non-normalité, est toujours “source” (raison) de “normalisation” (déclaration de normalité).

Mais quittons ce domaine général et prenons un exemple singulier-concret.-- X, *Psychologie : La perversion est-elle normale ?*, in : *Petra* (Hambourg) 1991 : septembre... Le texte dit : “*Les fantasmes sexuels impliquant la domination et la perversion sont beaucoup plus fréquents qu’on ne le supposait jusqu’à présent,-- également chez les femmes (...)*.”

**1.** “La plupart des gens vivent souvent à travers des fantasmes sexuels”, déclare le Dr David Barlow, directeur du programme de recherche sur le sexe à l’université d’État de New York. “Certains fantasmes sont tellement extravagants qu’ils préfèrent les taire.

**2.** Une étude australienne le montre : la représentation de perversions sexuelles érotise les femmes. Les femmes sont particulièrement excitées lorsqu’elles s’imaginent être dévisagées, dans le jeu de l’amour, -- lorsqu’elles s’imaginent dévisager d’autres personnes impliquées dans le sexe, -- lorsqu’elles sont forcées de commettre des actes sexuels dans ses imaginations.

**Note :** L’article suppose tacitement mais à juste titre que les hommes et surtout les femmes mentionnés sont “normaux” et ont donc une “raison normale”.

Le terme “normal” a au moins deux significations distinctes :

**a.** est normal tout ce qui ne s'écarte pas d'une norme prédéfinie ;

**b.** est normalement tout ce qui est typique de (au moins la moitié) une population.

Ici : “ beaucoup plus fréquemment que ce que l'on pensait “, “ la plupart des gens “ ! C'est le sens **b.** Mais le titre de l'article “La perversion (non-normale au sens **a.** ) est-elle normale (au sens **b.**) ?” inclut simultanément les deux sens distincts.

Cela signifie que plus une chose - une forme de comportement - est fréquente dans la population, plus elle peut devenir normale ! Même si tout le monde admet que ces phénomènes à haute fréquence ne sont pas normaux, “pervers”.

C'est le résultat de l'une des réalisations modernes de la nature “rationnelle”, à savoir la statistique... Le fait que le “rationnel” ait deux “normalités” distinctes à l'œuvre simultanément souligne “l'altérité de la raison” :

**a.** Raisonnable” est un résultat statistique (c'est-à-dire qu'une induction statistique fonctionne avec des pourcentages) ;

**b.** déraisonnable” parce que “pervers” est l'observation de choses qui sont contraires à la rationalité. L'élément “ déraisonnable “ qui est déclaré “ raisonnable “ parce qu'il est fréquent malgré son anormalité, prouve cette “ altérité de la raison “ dans la raison elle-même.

Pour le dire de manière moins stylisée : la raison peut être utilisée à plusieurs fins. Entre autres, un normal et un non-normal. La raison statistique et la raison éthique sont deux “fonctions” (“rôles”) distinctes de la même raison.

**Michel Foucault** (1926/1984)

La critique de la raison de ce penseur français est résumée par Oger comme suit.

Il se base sur le célèbre ouvrage de *Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique* (1961). Une critique radicale de la Raison telle qu'elle est comprise par les Lumières ! C'est ainsi que Foucault “cherche à se libérer du “donjon” de la Raison” (a.c., 96).

La question de savoir s'il critique maintenant la Raison de l'intérieur de la Raison elle-même semble possible. La question de savoir s'il critique la Raison depuis “l'autre de la Raison” (une autorité ou une position plus élevée que la Raison suprême) semble également possible. Dans ce dernier cas, bien sûr, Foucault est “un “rationnaliste” romantique” qui situe l'autre de la Raison dans la folie - la folie. La folie aurait alors pour raison ou fondement la folie elle-même (et non la Raison).

***Le langage de la raison est aussi le langage de l'establishment.***

Derrière cette critique fachoultienne de la raison, se profile sa "politique subversive" : "Le langage de la raison a toujours été le langage de l'"ordre", d'un ordre qui écarte, exclut, emprisonne".

C'est la dynamique de groupe inhérente à un système de valeurs rigide, qu'il soit chrétien ou rationaliste des Lumières... C'est précisément pourquoi Foucault ne veut plus parler de "l'autre de la Raison" - la folie des cas psychiatriques - dans le langage de la Raison mais dans un langage qui est celui de la malice, de la folie. La Raison contre laquelle Foucault réagit est la Raison qui sème la terreur, qui fait couler le sang, la Raison que Bertrand d'Astorg, à l'époque, appelait la raison suffisante de "l'univers concentrationnaire". " (dans un entretien avec K. Boesers ; a.c., 100).-- Conclusion : on sent l'anarchisme de Foucault.

A la fin de sa vie, Foucault lit Kant, la figure de proue de l'Aufklärung allemande, - ce qui indique un tournant dans sa pensée.

***Hartmut et Gernot Böhme. Das Andere der Vernunft.***

Le côté nocturne de la Raison est également abordé dans leur ouvrage *Das Andere der Vernunft (Zur Entwicklung von Rationalitätsstrukturen am Beispiel Kants)*, Francfort, Suhrkamp, 1983.

Les frères Böhme veulent également poursuivre la critique radicale de la Raison, non plus du point de vue de la Raison, mais du point de vue de " l'autre de la Raison " , à savoir la folie avec, en plus, tout ce qui peut être " irrationnel " (logique : l'alogique, ontologique : l'irréel, éthique : le moralement impropre). Les Böhme situent l'irrationnel dans la "nature" (comme réalité pré- et irrationnelle), le corps humain, la fantaisie, le désir, les sentiments. C'est-à-dire : "dans tout ce qui n'a pas pu être conquis par la Raison". -- En tant que Désordre omniprésent -- dans toutes les réalités énumérées -- les Böhme trouvent "la force toujours active" qui se manifeste dans toute action, y compris celle de la Raison !

***Le pouvoir de la Raison est aussi le pouvoir qui veut tout contrôler.***

La raison expulse donc ou fait taire tout ce qui lui résiste. Après tout, c'est une attitude "narcissique", moralisatrice. C'est sa folie. Elle nie "tout ce qui n'est pas la Raison" ! -- On sent la critique de la raison de P. Nietzsche et ... de M. Foucault !

**Note** - Les Böhme placent “la force toujours active” au centre. Ils ne sont pas les seuls à le faire, même si c’est au sein d’un système culturel partiellement différent.

**a. Kurt Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, Morgarten, 1954,** représente, dans une perspective biblique, ce qu’il appelle “une religion de la nature”, qui ressemble fortement à l’Irrationalisme du passé. Johann G. von Herder (1744/1803 ; penseur et poète allemand à orientation théologique), dans sa période Bückeburger (= 1771/1776), et Friedrich D. Schleiermacher (1768/1834 ; penseur à orientation théologique), dans ses célèbres *Reden über die Religion* (1799) étaient d’avis que la religion “vivante” n’est pas tant la “Raison”, les concepts de “vérités générales” ; Le “droit” constitue l’essence de la religion, mais plutôt la révélation qui apparaît au cours de l’histoire, l’individualité, l’intuition animée, le sentiment vivant.

Ce que les rationalistes appellent “religion naturelle” relève de la religion rationnelle ; ce que Herder et Schleiermacher préconisent est la religion “romantique”. Le romantisme, après tout, ne met pas la “Raison” au centre mais la “vie”. La nature qui nous entoure (en tant que paysage), le corps, l’érotisme, la femme, le mysticisme et la magie, etc. sont des signes de “vie”. Et donc “religieux”.

Ce qui n’empêche pas Leese, en tant que penseur fondamentalement orienté vers la Bible, de voir clairement, c.f. 295ff, “les démons” de cette même vie. C’est-à-dire le caractère double de la vie ou, comme le dit W.B. Kristensen, son “harmonie des contraires”. C’est là que réside la différence avec les Böhme qui ajoutent “les démons” (l’alogique, l’irréel, le comportement moralement inapproprié).

**b. David Herbert, *Lawrence* (1885/1930)**

Cet écrivain anglais est connu pour ses romans vitalistes, qui ont provoqué une telle exaspération pour leur description flagrante de la “vie”. “Ma grande religion est une croyance dans le sang, la chair comme étant plus sage que l’intellect”, tel est son credo. Une vie biologique-érotique forte liée, bien sûr, à la “nature” comprise comme cosmos : “Je fais partie du soleil comme mon œil fait partie de moi. Mes pieds savent parfaitement que je fais partie de la terre, et mon sang fait partie de la mer”. C’est ce que dit Lawrence dans son *Apocalypse*.

Lawrence se sait “l’annonciateur de la vie de l’homme tout entier”. Il se sait être un être humain “vivant” qui, à partir de la réalité physique dans laquelle il se voit situé sur terre, entre dans la vie à partir des fonctions biologiques “primaires” et ininterrompues du “sang et de l’instinct”, convaincu de son pouvoir (re)vitalisant ou de son énergie.

La sexualité, en particulier, est au cœur de sa religion cosmico-vitaliste. Mais attention : il n’a jamais défendu un pur “ animalisme “ (idéal de perdition) ou une destruction de l’esprit comme l’amoral Erskine Caldwell.

Cfr. *P. De Wispelaere, D.H. Lawrence : preacher of vitalism*, in : *De Vlaamse Gids* 37 (1953) : 6 (juin), 368/375.-- Encore une fois : Lawrence, comme les Böhme, prend les “ démons “, mais il veut une religion de la nature, car il est convaincu, comme Leese (Herder, Schleiermacher), que la “ raison “ détruit la “ vie “, par “ dévitalisation “ (la trop forte rationalisation et moralisation de la “ Raison “ tue toute “ vitalité “.

Il est fascinant de comparer Foucault, les Böhme, Leese (Herder, Schleiermacher), D.H. Lawrence : ils s’engagent tous dans la critique de la raison, mais avec des variations. Mais - et c’est frappant - Foucault et les Böhme la cherchent dans “l’altérité de la raison” tandis que les autres la cherchent dans “le vital ou plutôt la vie revivifiée”.

#### ***La critique de J. Derrida et J. Habermas.***

Oger, a.c., 102/104.-- Les deux postmodernes mettent un point d’interrogation derrière Foucault et les Böhme. Ils considèrent qu’il est impraticable, c’est-à-dire injustifiable, d’articuler la folie (la Raison) de l’intérieur. Ils considèrent qu’il est impraticable, c’est-à-dire injustifiable, d’articuler la folie (la Raison) à partir de la folie elle-même : Foucault et le “ rêve “ de Böhme, quand ils s’imaginent pouvoir “ critiquer “ cette même Raison à partir d’autre chose que la Raison... “ C’est toujours la Raison elle-même qui soumet à la critique une forme spécifique de cette Raison “. (A.c., 103), - Comparer avec ce qui a été dit *KF 44* (raison statistique / raison éthique comme deux rôles de la même raison). C’en est une.

Mais il y a plus : Selon Foucault, la “Raison” balaie les différences par ses prétentions universelles : le singulier, le particulier sont étouffés. Habermas estime que “la Raison elle-même” est la source d’une multiplicité d’interprétations.

Nous l’avons d’*ailleurs* précisé dans le *KF 23/29*, où il était question des nombreuses cultures de la médecine (médecine rationnelle).

### ***Raison et folie.***

P. Friedrich, Hrsg, *Wilhelm Waiblinger, Der kranke Hölderlin* (1830-1), Leipzig, Xenien, s.d..

Friedrich Hölderlin (1770/1843), le célèbre grand poète allemand, est devenu fou en 1804. Friedrich cite un Dr. Lange qui dit ceci . “Outre tout ce qui est utile et présente un réel intérêt ou représente un réel progrès, la masse des gens est toujours fascinée par tout ce qui est nouveau et vraiment original. En outre, tout ce qui se produit avec une grande confiance en soi inspire le respect. Même ce qui est difficile : difficile à pratiquer, difficile à comprendre, -- ce qui ne peut être expliqué par la psychologie du quotidien, ce qui est psychiquement mystérieux et énigmatique. Tout ce qui est né “inconsciemment” se trouve également ici. Les masses aiment les contrastes forts, ont une préférence pour tout ce qui est frappant et extrême. Des passions puissantes les entraînent ou les forcent à les admirer en sourdine. Et, si un mouvement de sentiment ne recule pas devant le sacrifice de la vie, une telle mort sacrifiée exerce toujours une attraction sur les masses”.

**a.** Une grande partie de ce qui est énuméré provient du supernormal (das Uebernormale), le vrai génie sain. Une telle influence sur l’humanité est compréhensible.

**b.** Mais la plupart d’entre eux appartiennent à une maladie de l’esprit (Geisteskrank). Il en ressort quelque chose de vraiment nouveau et inhabituel, quelque chose d’original. Nous y trouvons souvent une confiance en soi convaincante. Ici aussi, nous trouvons tout ce qui est psychologiquement difficile, tout ce qui est mystérieux et énigmatique, tout ce qui est incompréhensible. Beaucoup de maladies de l’esprit montrent quelque chose de vraiment frappant et d’extrême ; assez souvent, elles montrent des explosions d’humeur “sauvage” qui ne reculent même pas devant la mort... Ainsi, une partie de l’influence de Hölderlin coïncide avec l’influence exercée sur les masses par tout ce qui est malade mental”. (O.c., 9/10).

Nous l’avons vu (*KF 21, 34, 43*) : une culture définit ce qui est “normal”, “supérieur à la normale” et “inférieur à la normale”. Il est remarquable pour la raison moderne des masses - et de plus d’un intellectuel - que le non-normal exerce un tel prestige. Il y a quelque chose chez beaucoup de gens qui force l’admiration pour “l’autre que la raison” ou peut-être pour “l’autre de la raison”. Dans ce dernier cas, la “Raison” ou la “raison” elle-même serait en grande difficulté.



### ***Huitième échantillon : le retournement de situation.*** (49/52)

Commençons par un livre.

-- Jon Elster, *Ulysse et les sirènes (Studies in Rationality and Irrationality)*, Cambridge, Cambridge University Press / Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1979-1, 1984-2 ;

-- id., *Sour Grapes (Studies in the Subversion of Rationality)*, Cambridge, Cambridge University Press / Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1983.

Elster, des sciences sociales, définit la “rationalité” comme la capacité humaine à envisager délibérément (“Intention”) l’avenir.

Dans les sciences biologiques, on peut parler de “finalité” pour qu’il y ait “adaptation fonctionnelle” aux conditions changeantes dans lesquelles se trouvent les “formes de vie”. Mais ce “fonctionnalisme” ne nous mène nulle part lorsqu’il s’agit de l’homme et de la vie humaine typique : là, pour reprendre le langage d’Elster, c’est “l’intentionnalisme” (= la finalité de l’adaptation) qui prévaut.

Dans ces deux ouvrages, Elster étudie également les formes non soutenues de la vie rationnelle et, bien sûr, les phénomènes de vie dits irrationnels. Tel est le différentiel avec lequel Elster travaille.

Il est bien connu de tous les platoniciens que Platon donne la priorité au “nous” (Lat. : Intellectus), à l’esprit, tant dans l’individu que dans la polis et dans le cosmos (*KF I ; 16 (note)*). Pourtant - et là encore, on voit que les phrases platoniciennes doivent être interprétées de manière restrictive - il est frappé par la manière dont “ananke”, la nécessité (pour inclure l’élément non spirituel), l’aspect second, opposé, de l’individu, de la polis, du cosmos, “règne” à côté du “nous” ou de l’esprit (avec, entre autres, sa finalité). On peut sans risque assimiler “ananke” en partie à ce que nous appelons aujourd’hui “l’irrationnel”.

### ***Analyse du destin.***

Le destin est ce qui est “ananke”, ce qui est incompréhensible pour notre esprit. L’analyse du destin est généralement discutée dans le cadre de ce que l’on appelle la “philosophie de l’histoire” : l’histoire réelle, après tout, est une série d’événements imprévisibles, “chaotiques”, “irrationnels”, plutôt que des faits délibérément réalisés - “intentionnels” (langage d’Elster).

*Karl Löwith* (1897/1973). *Weltgeschichte und Heilsgeschehen*, in : *W. Otto u.a., Anteile (Martin Heidegger zum 60 Geburtstag)*, Frankfurt a. M. 1950, 150, écrit : “Aussi inconcevable que cela puisse paraître à première vue, que la sécularisation radicale trouve son origine dans une ‘Entweltlichung’ (retrait de ce monde) religieuse, cela ne ferait que confirmer une règle générale de l’histoire : dans le processus de l’histoire émerge toujours autre chose que ce qui était prévu au début d’un mouvement (...).

Les grands innovateurs de l’histoire préparent pour les autres les chemins qu’ils ne parcourent pas eux-mêmes”. En d’autres termes, c’est notre raison ou notre raison seule qui décidera, mais c’est le destin - les destins - qui décideront !

### ***Modèles applicables.***

souligne Karl Löwith.

**1. J.-J. Rousseau** (1712/1778), a préparé la Révolution française (1789/1799). Mais il ne se serait pas reconnu dans Maximilien de Robespierre (1758/1794 ; Robespierre a joué un rôle décisif dans “la Terreur”, le règne de la Terreur, de mai 1793 au 27 juillet 1794. Une dictature aussi brutale n’était pas délibérément prévue dans l’esprit de Rousseau, bien au contraire.

**2. Karl Marx** (1818/1883) a préparé la révolution russe (février/octobre 1917). Les bolcheviks, majoritaires, prennent le pouvoir (ils avaient battu les mencheviks, minoritaires, à Bruxelles et à Londres, au congrès de 1903). Vladimir Lénine (1870/1924 ; fondateur du marxisme bolchevique) a poursuivi une répression brutale qui a sévi en Union soviétique pendant soixante-dix ans. Mais Marx, qui se référait plutôt aux constitutions de la Suisse d’alors ou des États-Unis, ne se serait pas reconnu dans Lénine.

**3. Friedrich Nietzsche** (1844/1900), par son nihilisme aristocratique, a préparé la révolution fasciste-nazie. En 1942, lors de la réunion du col du Brenner, Adolf Hitler (1889/1945) offre les œuvres de Friedrich Nietzsche à son allié Benito Mussolini (1883/1945 ; dictateur italien, fondateur en 1919 du parti fasciste, partisan, comme le national-socialiste, d’un “régime totalitaire”). Mais Nietzsche ne se serait pas reconnu en Hitler.

Nous pouvons ajouter d’autres exemples nous-mêmes.

*A. Weber, Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1914-8, 234, affirme que Guillaume d’Ockham (1295/1350 ; nominaliste), avec son action “révolutionnaire”, visant à la purification et au renouveau de l’Église catholique, voulait vraiment bien faire.

Son mouvement de renouveau a toutefois fini par amener les laïcs - et surtout certains princes - à secouer “le joug de la Rome chrétienne”, ce qu’Occam (deuxième orthographe) n’aurait pas voulu.

Ce Guillaume d’Occam a d’*ailleurs* atteint une notoriété insoupçonnée dans le roman *Il nome della rosa* (*Le nom de la rose*, Milan, 1980 ; base du film du même nom), traduit dans de nombreuses langues, écrit par le sémioticien italien *Umberto Eco* (1932/2016).

**Autre modèle. -Maarten Luther** (1483/1545 Réformateur allemand).

Selon *Joseph Lortz, Die Reformation in Deutschland*, 1939 - Lortz est le nidor de la recherche catholique sur Luther - , Luther était :

- a. une nature profondément religieuse,
- b. qui a pris involontairement ses distances avec l’Église catholique.

*Günther Deschner, Luther (Eine Bilanz nach 500 Jahren)*, in : *Bunte* 10.11.1983, 126, convient. “Rien n’était plus éloigné de Luther que la fondation d’une nouvelle idéologie. Même la fragmentation de l’Église romaine n’était pas son intention (...). Son succès a été nourri par d’autres forces : elles résidaient à la fois en lui et dans la structure de son époque”.

**René Descartes** (1598/16504)

Fondateur de la philosophie moderne.

*C. Forest, D.P., Le cartésianisme et l’orientation de la science moderne*, Liège / Paris, 1938, 3, dit : “Le cartésianisme en tant que système a été abandonné assez rapidement. Pourtant, Descartes a continué à influencer les philosophies modernes et les sciences modernes non moins”. Eh bien, l’une des conclusions les plus frappantes que les penseurs post-Descartes ont tirées de ses prémisses sont les thèses du matérialisme.

Père Forest : “Il ne s’agit pas d’imputer à Descartes l’interprétation matérialiste de la science (...). Il est resté croyant jusqu’à la fin de sa vie. Son spiritisme ne fait aucun doute.

Mais les idées que les gens mettent en circulation vont au-delà de ce qu’ils ont prévu : avec une logique implacable, elles poursuivent leur chemin dans les esprits pensants”. (O.c., 4). Ainsi - ce qu’il n’était pas lui-même - Descartes est devenu un prématérialiste. En dépit de sa “raison” ou de sa “raison” moderne.

**Conclusion** : le destin dispose de ce que notre raison délibérée “choisit”.

KF. 52.

**Georg Fr. Hegel** (1770/1831)

Figure de proue de l'idéalisme allemand (= "absolu"), il défendait une "Philosophie der Idee", où "Idea" signifie quelque chose comme "tout ce qui est". Pourtant, il ne cachait pas sa sympathie pour "les Philosophes" (le nom des rationalistes éclairés du XVIII - d' siècle).

Même pour ceux d'entre eux qui contestaient le plus farouchement la cause du christianisme et celle du spiritisme (ce dernier étant un mode de pensée qui présuppose un Dieu personnel et une âme humaine immortelle). Car l'"Idée", telle que la conçoit Hegel, comprend à la fois le spiritualisme et le matérialisme en tant que "moments" (éléments apparaissant temporairement).

Que voyons-nous ? Hegel a eu, outre des élèves "de droite", des élèves "de gauche". Karl Marx, entre autres. Marx a simplement renversé l'idéalisme de Hegel et l'a transformé en matérialisme. En cela, il est comparable aux matérialistes français, qui ont transformé le prématérialisme de Descartes en un matérialisme complet : Marx et d'autres n'ont réfléchi au prématérialisme de Hegel que de façon unilatérale. *R. Serreau, Hegel et l'hégélianisme*, Paris, 1965-2, 26s. (Spiritualisme et matérialisme).

Voilà pour une petite série de modèles applicatifs de la thèse de Löwith. Ils montrent tous que lorsque quelqu'un, en particulier une figure révolutionnaire, envoie son "message" dans le monde, il ne peut pas être sûr un seul instant de l'interprétation, non seulement du sens, mais aussi et surtout de la signification (*KF 11v. : théorie ABC comme signification*).

Exprimé en termes de théorie ABC : personne ne sait avec certitude comment le B de la foule va réagir au A de cette personne ! -- L'homme populaire dit : "Ils déforment le sens de mes paroles.

La rhétorique des Grecs anciens a pourtant formellement averti tout le monde : le diffuseur du message (de l'information) est un ; le message est deux ; la réception est trois. La théorie de la réception démontre l'énorme exposition de tout ce que nous diffusons autour de nous : dans ce sens bien défini et vérifiable, un Derrida a raison (*KF 13 : aux prises avec les interprètes*).

Cela confirme une fois de plus Ch.S.Peirce : beaucoup de gens interprètent **a. de** façon erronée, **b. orthodoxe** (= suivre servilement les autres), **c. partielle** - sans saisir le sens de ce qui est donné, ils établissent le sens - ; peu interprètent "scientifique objectif". En conséquence, un message se transforme souvent en son contraire.

KF. 53.

***Neuvième échantillon : toujours “analyse du destin” (53/55)***

Nous, KF 49, avons introduit le terme “ analyse du destin “ suite à la définition de “ l’action rationnelle “ comme “ prise en compte délibérée de l’avenir “ C’est-à-dire : prendre en compte quelque chose qui n’est pas encore là ! “ Pas encore est “ au sens de “ n’est pas encore actuel “, car le futur “ est “ (le terme est désormais utilisé au sens transcendantal-ontologique) là “ d’une manière qui nous est due “ (qui est le non-rien).

***Élargissons maintenant le concept d’analyse du destin.***

***Bibliographie*** : -- Lili Foldes, *Léopold Szondi et l’énigme du destin*, in : *Sélection de Reader’s Digest* (Zurich) 1986 : juillet, 98/104 ;

-- Daniël-Rops, *Éléments de notre destin* (Essai), Paris, 1934 (le narrateur fait le lien avec la crise culturelle juste avant la Seconde Guerre mondiale (1939/1945) et interprète la vie comme un destin culturologique) ;

-- P. Boutang, *Ontologie du secret*, Paris, 1973,-- surtout 21/44 (*Destin*) ;

-- R. Guardini, *Liberté, grâce, destin*, Anvers, 1950.

Le fait que le destin - le système de collecte et de dynamique du destin - fasse l’objet de livres et d’articles devrait nous faire réfléchir - que ce soit sur le plan scientifique ou avant tout sur le plan philosophique.

***Temporalité.***

La vie - pas seulement la vie humaine ou biologique, mais même la vie cosmique - se déroule dans le carcan pressant des trois moments du temps :

**a.** du passé (avec son poids parfois très lourd qui “pèse”) comme étant jeté dans des situations,

**b.** nous vivons dans un moment présent très étroit appelé “maintenant” ou “le maintenant”,

**c.** vers l’avenir en tant que conception. Nous oublions (parfois par répression (consciemment) ou par refoulement (inconsciemment)) une partie du passé ; la plupart des éléments de la situation qui composent le présent nous échappent ; ce que l’avenir nous réserve, nous ne le savons généralement pas, à moins de le deviner.

En d’autres termes : déchirés dans les moments du temps - des “extensions de temps”, comme le dit, entre autres, M. Heidegger - nous vivons, oublieux, ignorants, sans savoir.

KF. 54.

**Conclusion :**

Loin de pouvoir “tenir compte” du passé, du présent et du futur ! Le nombre d’éléments - facteurs, paramètres - qui régissent nos vies est si grand que seul un esprit divin transcendant peut y faire face. La seule chose que nous pouvons gérer est le prélèvement de la totalité des éléments qui régissent notre vie - immédiatement notre destin. Ce qui nous confronte à nouveau à l’inductivisme (KF 08).

**Contrôler le destin.**

Néanmoins, si l’homme est encore “un peu vivant” (et non “épuisé”), il est enclin à “prendre son destin en main”. Le mythe est l’un des moyens de savoir comment donner un sens à la confusion des destins.

**a. Le mythe est avant tout une histoire.**

(qui peuvent représenter les moments de temps qui se suivent, sous forme de “présage / suite”). En ce sens, la vie en tant que destin est une séquence.

**b. La force vitale est centrale.**

Le mythe est aussi une histoire dans laquelle la force vitale grâce à laquelle on peut contrôler le destin est généralement très centrale (surtout lorsque le mythe est utilisé de manière liturgique et/ou magique) : illustrons cela par un exemple singulier et concret.

**Le mythe de Narkissos.**

Narkissos - Lat. : Narcissus - descend du dieu du fleuve Kèfisos et de la nymphe Leiriopè. À sa naissance, ses parents consultent le voyant aveugle Tirésias - Lat. : Tiresias - qui leur répond : “ L’enfant atteindra une grande vieillesse s’il ne se regarde pas “.

Une fois adulte, Narkissos est devenu l’objet d’adoration d’innombrables jeunes filles et nymphes, en raison de sa beauté. Il n’a pas répondu... La nymphe Echo est aussi tombée amoureuse de lui, mais elle n’a rien obtenu non plus. Désespérée, elle s’est retirée dans la solitude. Elle est devenue de plus en plus mince jusqu’à ce qu’il ne reste d’elle qu’une voix plaintive comme une réverbération.

Les filles et les nymphes rejetées se tournent alors vers la déesse Némésis, qui les punit sévèrement. Elle exécute un “ate”, un jugement divin, sur Narkissos : par une journée de chaleur torride, il a soif après la chasse. Il se penche sur l’eau d’un puits et “se regarde”. C’est alors qu’il tombe éperdument amoureux de son propre visage. Il devient indifférent au monde et meurt sur place.

KF. 55.

Là où il mourut, naquit une fleur qui porte son nom, le “narcisse” (*P. Grimal, Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1988-9, 308).

### **Explications.**

Tout d’abord, on voit la structure “cours normal (comportement) / déviation (comportement aberrant) / correction” (la structure de pilotage ou, comme on dit maintenant, “cybernétique”).

*E.W. Beth, Natuurphilosophie*, Gorinchem, 1948, 36, dit dans la ligne de *H. Kelsen, Die Entstehung des Kausalgesetzes aus dem Vergeltungsprinzip*, in : *Erkenntnis* 8 (1939) : Les penseurs vorsocratiques - par exemple Pythagore et Empedokles (que Cicéron mentionne) - proposent un ordre juridique, qu’ils interprètent comme une loi divine. Il comprend :

- a. une règle pour le cours normal des choses,
- b. une règle pour la déviation du cours normal, c’est-à-dire la réparation.

C’était autrefois le cœur de l’hylozoïsme archaïque (l’opinion selon laquelle même la nature apparemment morte est vivante, animée, inspirée)... Ainsi, *Cicéron, De republica* 3:11, 19, dit que, selon Pythagore et Empedokles, quiconque fait violence à un être vivant peut s’attendre à être puni sans faute. La violence à l’égard d’un être vivant est une déviation ; la sanction est corrective. Ainsi, le sort d’une personne est déterminé par l’auteur de l’infraction et co-déterminé par le système juridique.

### **Deuxième explication :**

Le châtiment dans le mythe de Narkissos se situe dans sa force vitale - en grec ancien : “dunamis “ (lat. : “virtus “) - La déesse Némésis, qui “efface “ drastiquement les déviations, donne à Narkissos une action - atè, jugement - qui le prend par la peau du cou et l’amène à détruire sa propre force vitale (entraînant la mort).

**Conclusion :** Partout où il y a de l’orgueil, de l’arrogance, de la transgression (violation de tabous), une loi mystérieuse, “une loi divine” entre en jeu et “normalise” l’anormal. Les mythes compris dans ce sens sont donc culturellement édifiants. Cfr. *KF 21 (34 ; 43 ; 48)*.

La Raison, ou la Raison qui adhère à une telle sagesse mythique, peut donc “compter avec l’avenir” si elle “produit des monstres” (*KF 33 (Goya)*).

La Bible basée sur la foi de Yahvé dit quelque chose de similaire, comme le mentionne *KF 38 (la loi de Kafka)*. Après tout, toujours selon Kafka, la raison ou la raison sait ce qui l’attend si elle s’écarte de la loi ou des lois. L’ensemble de la doctrine de la fin des temps (eschatologie) de la Bible l’illustre.

KF. 56.

***Dixième échantillon : la raison suffisante ou le motif de la “raison” (56/59)***

Revenons un instant à la *question 30* (Le principe de la cause ou de la raison suffisante). “Si A (raison), alors B (intelligible)”. Si B a une raison ou un fondement (prémisse, “hupothèse”, en langage platonicien) nécessaire et suffisant, alors B est explicable (sensible, intelligible). Ou : alors B est “finançable” (établi sur une base logique stricte).

***L’analyse fondamentale de la raison ou “Raison”.***

(pour une fois “la deesse Raison” est devenue un mot d’ordre) peut - en dehors du problème de la folie (raison ou “Raison” avec ses monstres de rêve (*KF 33 (42;55)*) - s’attarder aussi sur - ce que *Oger, La rationalité, son fondement et ses monstres*, 89, appelle - “ la raison de la raison “ elle-même. C’est ce que nous allons faire pour l’instant.

Les questions qui se posent ici sont les suivantes :

**a.** Un choix pour ou contre la rationalité (surtout dans le sens moderne, éclairé et rationaliste de ce mot) en tant que “rationalité” est-il même possible ? Si oui, ce choix est-il ‘rationnellement trouvable’, justifiable, ‘prouvable’ ? “. Immédiatement : “L’irrationalité est-elle radicalement prouvable ? Au fait, qu’est-ce que l’irrationalité ?”.

**b.** “Peut-on démontrer une “raison ou un motif ou un fondement de la raison” ? Cette raison ou ce motif se trouve-t-il dans la raison ou en dehors de la raison ou à la fois dans et en dehors de la raison ?” (cf. *KF 06 : Collecte / Système*).

**c.** “Y a-t-il une raison ou un motif final pour les deux thèmes qui viennent d’être évoqués ?” (*Oger, a.c.*, 89 : “Ces questions et beaucoup d’autres semblables dominent encore une partie importante de la philosophie contemporaine.

Les réponses à ces questions varient considérablement d’un courant de pensée à l’autre, mais aussi - au sein d’un même courant de pensée - d’un penseur à l’autre. Voyez la multiplicité.

Et maintenant l’unité : “Ce qui est le plus frappant, cependant, lorsqu’on examine le fouillis des discussions philosophiques sur la rationalité, c’est peut-être que, entre des écoles de pensée philosophiques qui se développent presque sans se prendre au sérieux, de curieuses similitudes apparaissent parfois. C’est ce qu’Oger, qui a examiné les questions en profondeur ainsi que les réponses, croit pouvoir résumer. A la lumière de son article, nous en reprendrons brièvement les principaux points.



KF. 57.

*L'enjeu : le siècle des Lumières.*

**Bibliographie :**

-- M. Milner/Al. Haider, *Heders kleine philosophisches Wörterbuch*, Basel/Freiburg/ Wien, 1959-2, 141/143 (Rationalismus).

**a. Rationalisme.**

Ce que l'on appelle le "rationalisme" (sans majuscule car il s'agit d'un terme universel), comprend les éléments suivants : A, c'est-à-dire tout ce qui est, B, c'est-à-dire ce qui est abordé à partir de la raison - parfois la raison est tellement hypostasiée, personnifiée comme une sorte de "divinité", qu'on écrit "Raison" - C, c'est-à-dire ce qui donne lieu à un comportement rationnel (*théorie ABC : KF 11 (57)*). La raison se manifeste par des notions singulières, privées et, surtout, universelles (générales) qui sont traitées de manière logique. De Platon à Hegel, par exemple, un tel rationalisme prévaut. Hegel, par exemple, dit : "Tout ce qui est humain n'est humain que parce qu'il est travaillé par la pensée". Cette affirmation est caractéristique du "rationalisme" au sens général du terme.

**b. Rationalisme éclairé ou "rationalisme".**

(avec une majuscule pour indiquer sa singularité - son nom propre). Ce que l'on appelle "Lumières" (Enlightenment, Lumières, Aufklärung) est une partie historiquement définie du rationalisme général. Il se situe dans les XVIIe / XVIIIe siècles. Le rationalisme éclairé est issu de R. Descartes (1596/1650) et plus encore de J. Locke (1632/1704).

Il s'agit du rationalisme moderne, qui a pris comme modèle de réalité ce que les sciences naturelles mathématiques alors émergentes considéraient comme "réel" et "rationnellement atteignable" (rationnellement connaissable). G. Galilei (1564/1642 : fondement exact des sciences naturelles, c'est-à-dire basé sur les mathématiques et l'expérimentation), entre autres, a joué un rôle dans ce domaine. fondées sur les mathématiques et l'expérimentation) ont joué un rôle de premier plan. Le rationalisme moderne ou éclairé avait donc un fort penchant mathématique et expérimental (raison mathématique et empirique).

Par rapport à ce que les Grecs anciens avaient réalisé en mathématiques et en sciences expérimentales, il s'agissait d'un renouveau et d'une mise à jour à grande échelle.

Eh bien, le point de la discussion sur "la raison (le fondement) de la raison" est précisément que le rationalisme général, et très spécifiquement le rationalisme éclairé, est une partie du général.-- Nous le précisons maintenant.

K. Popper, J. Habermas, K.-O. Apel a clairement mis en avant les Lumières - M. Foucault (le regretté Foucault), J. Derrida aussi mais différemment.

KF. 58.

Comme le dit Oger, a.c., 88, même *P. Feyerabend* - célèbre pour son *Farewell to Reason* (un titre révélateur) - ne dit pas “adieu” à la raison (notez la majuscule) mais lui dit “bienvenue” (avec une minuscule)... Le fait que des penseurs aussi divergents restent néanmoins quelque part au sein du rationalisme éclairé indique à juste titre, comme le soutient Oger, un trait commun.

### ***Les différences.***

Nous allons maintenant mentionner brièvement les tendances.

#### ***Rationalisme critique.***

C'est la teneur de *Karl Popper* (1902/1994). Connue pour son épistémologie (ou philosophie des sciences), entre autres dans sa *Logik der Forschung* (1934).

Dans son sillage des gens comme W.W. Bartley, H. Albert, H. Lenk, G. Radnitzky, J. Watkins, qui nuancent le rationalisme critique de Popper.-- Popper se situe explicitement dans la sphère des Lumières (I. Kant).-- Popper et les poppériens voient dans notre vie culturelle “une prolifération d'irrationalisme”.

Thomas Kuhn, Paul Feyerabend, Michel Foucault et, en particulier, Jacques Derrida comptent parmi les “irrationalistes” à leurs yeux. L'irrationalisme est “une rébellion contre la raison” (K. Popper). Cette expression apparaît dans un ouvrage célèbre de *Popper, The Open Society and Its Enemies*, 2 volumes, Londres, 1945/1966, dans lequel il affirme que ce sont essentiellement les Grecs anciens qui nous ont enseigné le concept de société ouverte. “Des épées aux mots” est le mot d'ordre. Qui est dirigé, entre autres, contre les dictatures dans lesquelles la raison est remplacée par un comportement irrationnel.

### ***2 -- La théorie critique.***

Jürgen Habermas (1929/...), la deuxième génération de la Frankfurter Schule (fondée par *Theodor W. Adorno* (1902/1969 sous le nom d'Institut für Sozialforschung, - en 1923), est a.o. connu pour sa *Théorie des communicativen Handelns* (I (*Handlungsrationalität und gesellschaftliche Rationalisierung*), II (*Zur Kritik der Funktionalistischen Vernunft*) (1981) - pour son *Der philosophische Diskurs der Moderne* (Zwölf Vorlesungen), Frankf.a.M., Suhrkamp, 1985.

Deuxième figure de la Théorie critique : *Karl - Otto Apel* (1924/2017), connu entre autres pour son *Sprachpragmatik und Philosophie*, Frankf., 1976 (fortement influencé par le Pragmatisme de Ch.S. Peirce).

KF. 59.

N'oublions pas que les membres de la Frankfurter Schule ont dû faire leur chemin sous le nazisme. D'autant plus que, pour de nombreux intellectuels allemands (et surtout juifs), la philosophie et les sciences professionnelles ne peuvent se limiter à un simple "travail académique" mais impliquent un engagement social.

Habermas et Apel critiquent le rationalisme critique de Popper et d'Albert en particulier... Mais en ce qui concerne la "raison" de la raison, c'est-à-dire son fondement, ils diffèrent : Habermas et son élève A. Wellmer diffèrent d'Apel et de son disciple W. Kuhlmann,

### **3.-- Constructivisme.**

C'est là que se situe la Erlanger Schule, dont la figure principale est *P. Lorenzen*, connu pour son ouvrage *Normative Logic and Ethics*, Mannheim/Zürich, 1969. C'est aussi le lieu, mais à distance, de *F. Kambartel*, *Philosophie der humanen Welt (Abhandlungen)*, Francfort, Suhrkamp, 1989.

### **4 -- Déconstructionnisme.**

*Jacques Derrida* (1930/2004) est l'homme de "la déconstruction", une variante de la "Destruktion" de M. Heidegger de la tradition occidentale en tant que "logocentrisme" (le logos, la pensée rationnelle, e.a., dans sa forme éclairée-rationnelle, est central). Également connu pour son ouvrage *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.

Il s'agit de quatre courants marquants de la justification de la raison ou de la Raison comme prémisses de base du rationalisme en général et des Lumières modernes en particulier. Nous allons maintenant les examiner plus en détail.

Selon *E.W. Beth*, *The Philosophy of Mathematics*, 19, Aristote résume ainsi la méthode de raisonnement de l'Eléate : "Vous, qui vous opposez à Parménide, ne fournissez pas, comme Parménide, de preuve convaincante (c'est-à-dire de raison nécessaire et suffisante) de ce que vous prétendez".

C'est ce que nous appelons "l'argument du tu-sans-moi". *W.W. Bartley*, *Flucht ins Engagement (Versuch einer Theorie des offenen Geistes)*, Munich, Szesny, 1962 (// *The Retreat to Commitment*), dit que les théologiens protestants tels que K. Barth, E. Brunner, R. Niebuhr, P. Tillich et d'autres utilisent la même méthode contre la raison ou la raison (moderne) : "Ni vous, rationaliste ou illuminé, ni nous, croyants de la Bible, ne prouvons vos présupposés".

KF. 60.

**Onzième échantillon : rationalisme critique.** (60/63)

Karl Popper, dans son ouvrage *The Open Society and Its Enemies*, II, 224 et suivants, oppose deux tendances.

**1. Irrationalisme** (voir ci-dessus) :

**2. Rationalisme non critique”.**

(ce qu’il appelle) le “rationalisme non critique”, qui se définit comme suit. Son nom plus précis est “Justificationism”, car le rationaliste non critique pose comme axiome : “Si et seulement si un jugement (proposition) est entièrement soutenu soit par l’expérience, soit par le raisonnement, soit par les deux ensemble, il peut être appelé “rationnellement justifié” - vindicated, justified”.

La réfutation de Popper est la suivante. La prémisse est “toutes les affirmations rationnelles vraies présupposent une raison ou un motif suffisant”. Eh bien - dit Popper - cette prémisse n’a pas de raison ou de fondement suffisant, logiquement parlant. Comment, après tout, apporter une preuve décisive du principe lui-même ? Parce que pour le prouver, le principe lui-même doit nécessairement être postulé (et prouvé). Ce qui revient à une série sans fin.

**Conclusion** : toutes les affirmations n’ont pas une raison suffisante (car il y a au moins une exception).

**Note** : On voit quelque chose de particulier : la raison suffisante et la preuve logiquement stricte à partir de prépositions (qui ont déjà été prouvées) sont identifiées. Le rationaliste qu’est Popper - au sens kantien - raisonne sans plus et reste dans le cadre du raisonnement.

**Une base solide.**

Mis à part le principe lui-même - Leibniz en a donné la formulation moderne : “Rien n’est sans raison (suffisante)” - il y a encore des “principes fermes” à trouver dans la philosophie moderne.

Par exemple, le “Cogito” (je pense) de Descartes (qui signifie : “Je travaille consciemment sur ma raison”). Par exemple, le “Ich denke” (je pense) de Kant : toute connaissance - y compris et surtout la physique mathématique (Galilée, Newton) a des “conditions a-priori” ou des “conditions de possibilité” (comprenez : des raisons nécessaires et suffisantes), parmi lesquelles figure en premier lieu le fait que “Ich denke” (le fait que je suis conscient lorsque je raisonne). Car le contre-modèle montre que si je suis inconscient et donc que je ne raisonne plus (= suis rationnellement actif), alors la raison et en particulier la raison évidentielle n’existe plus (ces activités sont “impensables”, “impossibles”).

KF. 61.

Reconnaissant la faiblesse du Cogito (Descartes) et du Ich denke (Kant), Husserl a eu recours à la “réduction” phénoménologique (qui signifie ici : “réduction à moins”). Notre conscience est dirigée vers le monde (extérieur) (*KF 03 : intentionnalité*). Mais pour disposer d’un point de départ absolument solide, Husserl réduit ce monde (extérieur) à ce qui, dans la conscience individuelle de chacun d’entre nous, peut être postulé comme un fait direct - un “phénomène” (par exemple, il n’est pas certain (non prouvé, non donné directement) que ce monde (extérieur) existe réellement “au-delà de l’expérience que j’en fais” ! Même le Moi qui pense - le Cogito de Husserl -, est réductible à ce que chacun de nous perçoit de lui comme une donnée directe (que je sois un Moi plus profond ou un sujet, une personne-(personnalité), n’est pas donné directement !)

Ce sont là deux aspects de ce que l’on appelle “la réduction phénoménologique” des choses de la conscience à ce qui est simplement “phénoménal” (= directement donné). - Comparez avec *KF 04*, où les Milésiens discutent de l’“opsis” (la perception de ce qui est immédiatement donné). L’“historia” va au-delà de l’“opsis” : elle tente de prouver des choses qui ne sont pas directement données. La philosophie milésienne n’était pas non plus une simple phénoménologie, comme celle de Husserl.

Tout cela, avec Husserl, pour établir un “fondement” irréfutable (une prémisse rigoureusement prouvée).

**Note --** La recherche d’une base ou d’une raison solide sous les pieds a conduit, par exemple, Karl Marx à la chercher dans la sous-structure (ou infrastructure) économique qui devait servir de raison ou de base à la super-politique culturelle (la religion, la politique, le droit, l’éducation, etc. ont leur raison nécessaire et suffisante dans l’économie). La théorie de la culture de Marx repose ou non sur cet axiome.

**Note --** On le voit : le rationalisme moderne, “éclairé”, “veut tout prouver”. C’est ce qu’il entend par “le principe de raison ou le sol” comme artère de la pensée. “Raisonnement” à partir de prémisses ou “hypotheses” absolument prouvées ou du moins prouvables (pour parler avec Platon (*KF 08 : méthode hypothétique*)), c’est appliquer la prémisse par excellence, à savoir le “Principe de raison suffisante” tel que formulé par Leibniz.

Popper rejette radicalement un tel justificationalisme non critique, Tout ne peut pas être radicalement prouvé. Ce qui nous amène à Zénon d’Élée (*KF 59*) : “Ni vous ni moi ne prouvons quoi que ce soit”.

KF. 62.

**Deux types de “raison suffisante”.**

**Bibliographie :** A. Noiray, dir., *La philosophie (Dictionnaire Marabout)*, Paris, Gérard, 1972-2, 242s. (Le terme “fondement” (foundation, premise, ground or reason) a, selon le dictionnaire, deux significations.

**a. Le raisonnement logique**

(comme ci-dessus) est une ou plusieurs prépositions à partir desquelles on peut faire une déduction. Dans ce sens strictement logique, il n’y a pas de raison suffisante ou de fondement au principe de la raison suffisante, bien sûr.

**b. La vraie raison ontologique,**

dont le raisonnement logique n’est qu’un exemple, est tout ce qui rend quelque chose (être) intelligible, sensible - en grec ancien “vrai” - dans tous les cas. *Cfr. KF 10* : holistique-logique. Le principe mot à mot “Tout a une raison nécessaire et suffisante (aspect logique) soit en soi, soit en dehors de soi (aspect holistique)” a bien une raison ou un fondement suffisant, à savoir en soi.

Le contre-modèle le montre clairement : si ce principe ou cette prémisse ne s’applique pas dans au moins un cas, que s’ensuit-il pour cet au moins un cas ? Qu’elle est absurde - insensée, incompréhensible, inexplicquée et même inexplicable ... au sens absolu du terme - est. Même parmi tous les esprits éclairés qui prétendent qu’elle est indémontrable, il n’y en a pas un qui ne l’applique pas au sens ontologique.

**Note --** En termes platoniciens, la compréhension du principe de cette dernière phrase (et aussi de la précédente) est une question de theoria (*KF 03*).

**Popper va droit au but.**

Popper réduit la théorie platonicienne à une ... “choix irrationnel”. C’est une croyance irrationnelle en la raison. Celui qui croit au principe de la raison ou du fondement a “déjà adopté une attitude de base rationaliste”. Ce n’est qu’après ce choix irresponsable qu’il peut y avoir une “preuve rationnelle”. Une telle approche ne fait pas la moindre impression sur un adversaire.

**Conclusion :** Une vie de rationaliste dépend d’une décision irrationnelle préalable. Il s’agit d’une rationalité critique, c’est-à-dire consciente de ses limites... On comprend donc que les théologiens néo-protestants (*KF 59*) s’en offusquent et disent : “ Vous, Esprit éclairé, vous ne prouvez rien non plus comme nous, croyants de la Bible “ (accentuation ajoutée : “ Notre croyance biblique est tout aussi irrationnelle “). - Le décisionnisme fidéiste est poppérien.

KF. 63.

### ***Choix irrationnel-éthique***

Être un esprit éclairé est une décision (décisionnisme) basée sur une croyance (fidéisme). Il s'agit également d'un choix moral ou éthique : "Contrairement aux questions de fait, les questions de valeur (*note* : culture) ne peuvent être discutées de manière "raisonnable" (= justifiable rationnellement). Popper écrit donc : " Les arguments par eux-mêmes (ne peuvent) déterminer une décision fondamentalement morale ". (Oger, a.c., 91).

**Note** : Il n'y a donc pas de preuve logique convaincante pour les questions de conscience.

Il s'agit de la distinction bien connue entre ce que les Allemands appellent "Sein", (c'est-à-dire les faits rationnellement prouvables) et "Sollen" (c'est-à-dire les données qui nous concernent en conscience). Cette distinction est particulièrement caractéristique du rationalisme empiriste (Hume) et du rationalisme positiviste (Comte) : les valeurs, y compris les valeurs morales ou de conscience, ne sont que des raisons pour des décisions irrationnelles. Tout de suite... tout ce qui compose les choses culturelles !

Le platonisme a une théorie de la valeur radicalement différente : notre esprit, en vertu du joug noble (*KF 02*), est en contact cognitif avec tout ce qui est "bon" (l'idée du bien ou sans valeur répandue sur tout ce qui y participe). La théorie est que l'"être" en soi est toujours "valeur" ("bon") et, inversement, que le "bien" sans "être" est immédiatement sans valeur. C'est l'axiologie ontologique.

**Conclusion** : la théorie de la rationalité de Popper peut être résumée comme suit :

**a.** En principe, le raisonnement "rationnel" est décisif ("apodictique" dans le langage d'Aristote),

**b.** Mais en fait, tant l'attitude de base rationaliste des Lumières (choix, décision, croyance, comportement) que toute attitude de base éthique (choix) restent des décisions irrationnelles, -- qui peuvent être aidées par des arguments "rationnels" mais jamais appliquées rationnellement.

**Note** Oger, a.c., 91 ; 105,-- Le constructivisme (Erlanger Schule) de P. Lorenzen, par exemple, parle aussi d'"acte de foi" lorsqu'il s'agit de la fondation des présuppositions des jugements vrais, "Foi" dans le sens de "la présupposition de quelque chose pour laquelle aucune justification n'est disponible" ! La foi, donc, ici, dans le sens rationnel-négatif de ce mot.

KF. 64.

***Le douzième échantillon : renouer avec le rationalisme critique.*** (64/65)

Attardons-nous un instant, avec Oger, a.c., 91/93, sur un couple de poppériens qui pensent avoir trouvé une faute à leur maître.

**1 -- W.W. Bartley.**

A.o. dans sa *Rationalité contre la théorie de la rationalité*.

**a.** Bartley affirme que le fondement irrationnel de Popper présuppose une sorte de “fidéisme” irresponsable. Pour les fidéistes zenoniens (pensez aux néo-protestants), la position de Popper est trop vulnérable.

**b.** Bartley radicalise donc le rationalisme critique de Popper. Ce rationalisme “critique” général a un axiome : “Si et seulement si un jugement est “ouvert à la critique” (c’est-à-dire réfutable), il est “rationnel”” :

***La réfutation d’un J. Watkins ou d’un J. Post.***

Formuler l’axiome de cette manière revient à dire en même temps qu’il n’est “pas critiquable” ! Il y a donc au moins une exception - le jugement de base ou l’axiome lui-même ! C’est fondamentalement irréfutable. Une telle chose revient à une sorte de “dogme” (au sens rationaliste de “position au-dessus de toute critique possible”). On voit la contradiction dans les termes” (incohérence, contradiction logique).

**2.-- H. Albert.**

Par exemple dans son *Traktat über kritische Vernunft* (1969), dans son *Die Wissenschaft und die Fehlbarkeit der Vernunft* (1982).

**2.a.-- Réfutation.**

Si le principe de raison suffisante est rationnel, prouvable, alors cela pose un lemme tri.

**(a)** Soit toute préposition qui est fondée doit à son tour être fondée. C’est ce que les scolastiques médiévaux appellent “regressus in infinitum” (une série sans fin de fondations). Il s’agit d’un fondement impraticable.

**(b)** soit toute préposition fondatrice doit avoir elle-même comme préposition, soit elle doit présupposer une préposition pour être fondée.-- En latin médiéval, “circulus vitiosus” (“vicieux”, c’est-à-dire un sophisme logique contenant un cycle ou un raisonnement circulaire). C’est un fond de teint zéro.

**(c)** soit on rencontre dans (a) et/ou (b) une intuition indiscutable (‘évidence’) qui précède comme une préposition probante. C’est un anneau arbitraire, voire dogmatique... Trois fois “irrationnel” !



KF. 65.

## **2.b. -- Fondation**

Pour sortir de cette “aporie” (situation sans issue), Albert propose son propre axiome : **a.** une “justification” est superflue ; **b.** une “critiquabilité” (réfutabilité) est suffisante.

En d’autres termes : “Si et seulement si un jugement est “critiquable” (réfutable), c’est un jugement “rationnel”“. En d’autres termes : en principe, une affirmation doit être réfutable. Encore une fois, le “falsificationnisme” déjà prôné par Popper revient ici sous une forme différente.

*Note --* Ce n’est que si Albert permet que son axiome lui-même soit critiqué qu’il est “cohérent” (il ne se contredit pas). Sinon, nous tombons dans la critique de WW. Le Rationalisme Critique complet de Bartley.

*Au fait* : la bibliographie menace de devenir interminable ! Nous mentionnons également au passage : J. Agassie / I.C. Jarvin, *Rationality (The Critical View)*, Dordrecht, 1986. L’ouvrage pose la question suivante : “la rationalité est-elle définissable ? Popper et ses étudiants, y compris W.W. Bartley III (avec son point de vue critique de la compréhension) s’en sortent très bien. Des questions telles que la relation entre le rationalisme et la magie, le rationalisme et le dogmatisme, le rationalisme et l’irrationalisme sont également abordées.

### *Extrait : Rationalisme et éristique.*

*Bibliographie* : E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Anvers/Nimègue, 1944, 78/92 (*Eristique et septicémie*).

La “éristique” ou méthode d’argumentation commence apparemment avec Zénon d’Élée (KF 59) et atteint son plein épanouissement, par exemple, avec l’école de Mégare (avec Eukleides de Mégare (vers -400) et Euboulides de Miletos comme figures de proue). De même, dans les dialogues de Platon, on trouve des raisonnements et - sans fin - des contre-raisonnements qui se terminent généralement par une “aporie”, une absence d’issue. C’est ce qu’on appelle “l’aporétique platonicienne”.

Beaucoup - dont Aristote, un certain nombre de Pères de l’Église (Klemens d’Alexandrie, Hieronymus), Schopenhauer) - ne cachent pas leur dégoût pour l’éristique.

Beth, quant à elle, déclare : “La méthode éristique de réfutation - on pourrait presque dire ‘falsificationnisme’ - est la méthode du contre-modèle. Elle a été utilisée avec succès, par exemple, dans les mathématiques et la logistique plus récentes”. Elle s’est également révélée fructueuse en termes de raison ou de motif.

KF. 66.

***Treizième échantillon : la théorie critique.*** (66/69)

Alors que Popper et les poppériens et les formes de pensée apparentées mettent la science et le professionnalisme au premier plan lorsqu'il s'agit de rationalité, dans la Théorie critique la rationalité se déplace vers la Significa (Lady Welby) et surtout vers la Sémiotique (Ch.S. Peirce) ou la Sémiologie (de Saussure).

L'acte de langage et ses trois aspects, que nous allons brièvement décrire, sont au cœur de cette démarche.

**a.** "Il fait beau aujourd'hui" est une phrase bien construite syntaxiquement.

**b.** Si, en outre, cette affirmation est le reflet (*KF 02 : noble joug ; 32*) de la réalité correspondante (le fait qu'aujourd'hui il fait vraiment soleil (ontologie)), alors cette phrase est sémantiquement en ordre (elle exprime la vérité).

**c.** Si nous prêtons attention aux intentions et aux buts (tenets) de cette énonciation, nous saisissons l'aspect pragmatique. Par exemple, le pragmatisme est saisi lorsque l'on comprend comment l'orateur veut remonter le moral de son prochain.

Un élément pragmatique important est la Significa : elle vise la relation de compréhension entre les communicateurs et les interactants.-- Il est bon de garder cela à l'esprit quand on veut situer la doctrine de la rationalité de Habermas et Apel, par exemple, précisément par rapport au poppérianisme.

***Axiome.***

Notre action communicative (connaissance, langage, action) dans sa praxis implique nécessairement la rationalité.-- Il convient de noter ce qui suit.

**a. *La doctrine des signes***

(sémiotique,-- significa, sémiologie) est un méta-langage sur le langage et les actes de langage : on parle du langage dans un méta-langage. Or ce méta-langage présuppose déjà le principe de la raison suffisante pour être rationnel ou du moins pour avoir un sens.

**b. *Les actes de langage,***

dont parle la sémiotique, présuppose elle-même le principe susmentionné.

**1.-- *Jürgen Habermas.***

Commençons par un énoncé singulier-concret afin de ne pas rester dans l'abstrait. Cf. Oger, a.c.,95.

-- a. "Je déclare, ici et maintenant, qu'aujourd'hui - 17.11.1990 - est un jour de pluie" (ou : "Aujourd'hui est un jour de pluie").

-- b. Si j'affirme quelque chose rationnellement, en particulier de manière pragmatique et significative, il y a là une prémisse : " Je revendique (sémantiquement) la vérité ",

KF. 67.

Par conséquent, si vous faites cette affirmation, je suis prêt à argumenter. C'est là qu'intervient le signifiant : je cherche à comprendre. À cette fin, je suis prêt à faire ressortir la raison, la raison nécessaire et de préférence suffisante, de mon argumentation. Dans ce cas, la raison de mon affirmation réside, par exemple, dans le fait que je sors un moment avec mon compagnon éristique-sceptique et que j'observe (KF 24 : *Locke's Empiricism on Rationality*) si c'est effectivement un jour de pluie.

**Conclusion** : la pragmatique présuppose le principe.

**c1. Maintenant, je prétends :**

“Si le fait établi est pour moi seul - ici et maintenant - la raison d'une affirmation vraie, alors le même fait établi est à la fois la raison d'affirmations vraies pour tous les êtres rationnels possibles, où qu'ils soient et à tout moment. En d'autres termes : le fait est universellement valable, c'est-à-dire qu'il lie la raison perceptive à tous les êtres rationnels possibles !

**Conclusion** : le pragmatisme se répand.

**c2. Maintenant, je revendique autre chose :**

“ Si je suis honnête et consciencieux et que je perçois “ C'est un jour de pluie “, alors tous les êtres honnêtes et consciencieux possibles sont potentiellement affectés ; en d'autres termes, la raison nécessaire et suffisante n'affecte pas seulement la raison perceptive ; elle revendique aussi la raison éthique ou morale.

**Conclusion** : l'appréciation, en, conscience -- “en honneur et conscience” dit-on -- de la vérité est plus qu'une simple perception empirique-positive ; elle est l'expression d'une perception empirique-positive consciencieuse et honorable. Cfr. KF 19 : Le voleur est un expert mais il manque de conscience (comme définition, éthique donc, de la culture).

Que Habermas soit entièrement d'accord avec nos commentaires n'a pas d'importance ici : le raisonnement que nous avons mené sur la base de sa pragmatique conduit infailliblement à ce que nous avons dit.

En tout cas, la thèse de Habermas - selon Oger - est la suivante :

**a. négative** : la thèse de la raison suffisante est indémontrable par le simple raisonnement logique (comme l'ont démontré Popper et al., notamment H. Albert) ;

**b. positive** : la rationalité (la présupposition et l'application honnête du principe de la raison suffisante) est présupposée dans la praxis même de la connaissance, du langage et de l'action. Il ne s'agit donc pas d'un “libre choix” (comme Popper et al. aimeraient l'affirmer).

KF. 68.

Selon Oger, a.c., 95 : “ Dès les premiers mots que nous prononçons en balbutiant dans notre enfance, la raison commence à exercer une “contrainte sans contrainte” discrète, dure et implacable. (...). La raison exerce une contrainte en dirigeant sans cesse nos discours et nos actions. En même temps, la raison est libre de toute contrainte car elle n’est pas un corps extérieur qui nous serait étranger et aliénant (...) : elle est impliquée dans la pragmatique de tout acte de langage “. C’est ainsi qu’Oger décrit la position d’Habermas.

Selon Oger, ibid : “L’homme tente souvent d’échapper à une argumentation “raisonnable” (comprenez : rationnelle), juste et ouverte”. C’est donc la possibilité déraisonnable, voire immorale.

Selon Oger, ibid : “Nous avons toujours fait le choix (c’est-à-dire pour ou contre la raison). La pragmatique du langage a - pour ainsi dire - déjà “décidé” en notre nom à une époque immémoriale (*c’est-à-dire* échappant à notre mémoire consciente), mais cela signifie aussi qu’il ne peut y avoir de décision “au sens propre” :

Ce sont trois textes d’Oger qui décrivent la position d’Habermas. Ils deviennent très clairs si on lit notre exposé juste avant. En d’autres termes, nous interprétons Habermas correctement.

### ***La critique de Popper par Habermas.***

Oger, a.c., 94/96

**a. Habermas critique les présupposés “politiques” de Popper,** car il est “libéral” au sens anglo-saxon du terme. En ce qui concerne l’épistémologie et la critique de la raison, un libéral anglo-saxon comme Popper la voit de la manière suivante : dès le départ, le citoyen libéral libre est confronté à des choix libres dans un “ pays libre “ (pensez à ses critiques des systèmes dictatoriaux (nazisme, communisme)). Il en va de même pour le libre choix entre rationalité et irrationalité.

### ***b. Habermas déclare ce qui suit :***

Ce soi-disant “choix” pour ou contre la rationalité a toujours été fait. La langue, en tant qu’action orientée vers le résultat, “choisit” à notre place - pour nous (en tant qu’êtres conscients) et pour nous (à notre place). C’est ce qui fait l’humanité de l’homme en tant qu’être rationnel.

En d’autres termes, précisément parce qu’il applique la nécessité de la raison suffisante comme prémisses dès le départ, il est dans le “choix” rationnel sans le vouloir consciemment lui-même. Il est vrai que, en tant qu’être libre, il peut choisir contre le “choix pré-réfléchi” incorporé dans son savoir, sa parole et son action. Mais alors il agit contre son humanité.

KF. 69.

## 2 -- *Karl-Otto Apel.*

Oger, 93/94 (le “fondement ultime” d’Apel).--

“Tout à fait parallèlement à la critique de Watkins à l’égard de Bartley (*KF 64*), Apel contestera lui aussi qu’Albert - avec son modèle d’enquête critique - ait transgressé tout ‘justificationnisme’ “. Ainsi Oger. Cfr. *KF 64v*... En d’autres termes, l’“éristique” n’en finit pas !

De plus, Apel essaie de montrer que l’axiome de la “critique illimitée” (Albert) contient un “paradoxe”. “Ressemblant fortement au paradoxe du menteur” dit Oger. Ce qui est directement éristique.

**Note** - soit toute préposition fondatrice doit avoir elle-même comme préposition, soit elle doit présupposer une préposition pour être fondée.-- Quand un menteur dit “je mens”, que dit-il exactement ? Quand il dit “Je ne mens pas”, est-ce différent de la phrase précédente ? C’est le paradoxe ou l’affirmation *prima facie* non rimée... Ainsi, lorsqu’un partisan de la criticité indéfinie dit “Je suis pour la criticité indéfinie”, que dit-il de sa propre affirmation ? Car à propos de son propre axiome, il ne peut pas dire “Je suis pour la critiquabilité sans restriction” ! Car, dans ce cas, il remet en question sa propre hypothèse de base. Ce que, rationnellement parlant, il ne peut pas faire.

### ***Ontologie-langue/méta-langue.***

Albert parle du principe de la raison ou du fondement (= ontologie). Il parle ensuite de sa formulation (langage). Il parle ensuite de la portée de cette formulation, rationnellement parlant (le méta-langage, c’est-à-dire le langage sur le langage).

Eh bien, si tous les jugements sont critiquables en principe, alors l’axiome selon lequel tous les jugements sont critiquables est lui-même critiquable. L’axiome en tant que méta-langage ne contient pas la capacité d’être critiqué (sinon il était sujet au doute) ; le langage dont parle l’axiome contient la capacité d’être critiqué. Ce n’est que si l’on fait la distinction entre le méta-langage et le langage que l’on peut être d’accord avec Albert dans une certaine mesure. Mais... quelle est la rationalité de son méta-langage (= axiome) ? (*QF 14 : Existence / Essence*).

Apel reste leibnizien : il cherche à conserver le principe de la raison suffisante comme fondement, c’est-à-dire comme un fait probant sur lequel aucun doute réel n’est possible... Mais, contrairement à Popper, il situe cette thèse dans un langage pragmatique, qu’il appelle “transcendental”.

La raison suffisante a toujours été présupposée dans nos actes de langage (et comme indéniable), mais cette présupposition elle-même n’est pas “fondée” ou ancrée dans autre chose (une autre présupposition). Ce que l’Apel tente de démontrer avec un certain nombre de raisonnements (Aristote, Descartes, Kant).

KF. 70.

**Quatorzième échantillon : déconstructionnisme (70/71)**

Oger, 96/97.-- “Avec Jacques Derrida, on trouve un raisonnement analogue à celui qui conduit Popper (KF 60vv.) à rejeter le rationalisme “justificationniste”.”

Le “justificationnisme” signifie que toute - absolument toute - affirmation “rationnelle” (proposition, jugement, déclaration) présuppose une “justification” absolue (justification, raison ou fondement) afin d’être (radicalement et définitivement) valide. Ceci au nom d’une interprétation du principe de la raison (nécessaire et suffisante) ou du fondement, à savoir la stricte logique-scientifique (de préférence au sens de la science “exacte” (expérimentale-mathématique)). Cfr. KF 23 : “science stricte” (en tant qu’idéal proposé).

Oger, ibid...-- “Contrairement à Popper, Derrida refuse de qualifier d’“irrationnelle” une telle remise en cause du principe de raison (nécessaire et suffisante)” Cfr. KF 62 : “une croyance irrationnelle”. -- Il est clair que l’approche de Popper et de Derrida est très différente.

**a. Popper, comme un “libéral” anglo-saxon,**

Popper pense à “une transition d’une attitude antisociale à une attitude sociale de la vie” (pensez à Thomas Hobbes (1588/1679 ; cartésien qui a initié l’interprétation matérialiste de la philosophie de Descartes (KF 51)) et à J.-J. Rousseau (1712/1778 : la fin du rationalisme français), avec son *Contrat social* (1762 : les opinions politiques de Rousseau)). C’est ce que Popper transfère au domaine scientifique (professionnel) : il veut une transition d’un mode de vie irrationnel à un mode de vie rationnel.

**b. Derrida veut quelque chose de différent :**

L’Occident, dans ses philosophies et dans d’autres domaines, est trop “logocentrique”, trop favorable au raisonnement. Il souhaite plutôt une réduction de ce type de pensée. C’est la “déconstruction” (dont il affirme qu’elle a pour racines celles de Heidegger - *Der Satz vom Grund* (1957) et *Vom Wesen des Grundes* (1949-3) - et sa notion de “Destruktion”)... Mais attention : pour Derrida, cette “transition” ne réussit pas si nous pensons simplement à la raison elle-même.

En d’autres termes, le principe de la raison ou du fondement demeure. Plus que cela : c’est l’essence même de toute notre culture, surtout au niveau universitaire. Comme tente de le préciser son ouvrage *Les pupilles de l’université (Le principe de raison et l’idée de l’université)*.

KF. 71.

*Similitude et différence avec H. Albert.*

Cfr. KF 64.

**1. Albert distingue un trilemme :**

Soit une preuve impraticable (regressus in infinitum), soit une preuve nulle (circulus vitiosus), soit une “preuve” dogmatique (intuition indubitable). L’argument irréalisable peut être désigné par une métaphore à valeur poétique : “abîme”.

**2. Derrida s’en tient à un dilemme.**

Soit le raisonnement circulaire (= zéro preuve), où l’on - pour prouver la proposition - propose la proposition comme déjà prouvée. Ou un “abîme”, où l’on essaie sans cesse de prouver ce qui est postulé (regressus in infinitum impraticable). “Le principe de la raison ou du fondement :

a. exige un fondement pour tout (toutes les assertions rationnelles),

b. mais n’est pas lui-même justifiable (comprendre : de manière rationnelle) “. C’est ce que dit l’Oger : “Elle est infondée et donc abyssale” (a.c., 96).

**Obéissance ou désobéissance.**

“Derrida pose la question suivante : “Obéissons-nous au principe du fondement suffisant lorsque nous demandons ce qui fonde ce principe - qui est lui-même un principe de fondement ?”“. (Oger, a.c., 97). La réponse de Derrida :

**a. Nous ne sommes pas désobéissants !**

Nous ne voulons pas le miner - ce principe ! Nous ne l’enlèverons pas ! -- Derrida ne se préoccupe pas de s’opposer à ce principe. “Car alors on aboutirait à l’irrationalisme” (Oger).

**b. Nous ne sommes pas non plus servilement obéissants !**

“Car alors on retomberait dans un rationalisme traditionnel” (Oger), En d’autres termes : alors on penserait, parlerait, agirait “logocentriquement” -- en un mot “on établirait une culture”.

**L’impuissance de la raison (rationnelle).**

Ainsi, Derrida, suivant les traces éristiques de beaucoup d’autres, pose la question de “l’origine “ (autre mot, en substance, pour “raison “) du principe du motif suffisant. Il considère comme une “évidence” - que la réponse à une telle question “ne peut être réglée par la raison elle-même”. Il faut sortir de la sphère de validité du rationnel ! “Cette mise à l’écart ne contredit cependant pas le principe de raison mais ouvre seulement la possibilité d’aborder la question de la raison” (Oger).

L’archè, la prémisses (KF 10 : *stoicheion comme hypothétique*), de la raison dépasse quelque part la raison.

KF. 72.

*Quinzième échantillon : l'approche lemmatico-analytique (72/75).*

Revenons un instant au “bon vieux” platonisme. Relisons *KF 08* : la méthode analytique ! La formule est la suivante : “Si A, alors B. Donc A”.

Dans l’hypothèse analytique, comprise de manière platonicienne, nous cherchons “la raison” ou “le fondement”. Ce n’est qu’alors que nous comprenons B, le fait qui est soumis à l’“historia” de la recherche (pour utiliser un mot milésien). L’“analyse” (toujours au sens platonicien strict).

Relisons *KF 35v* : “Si x, alors B. Donc x”. La structure de pensée rationnelle - en même temps biblique - de Kafka fonctionnait avec un inconnu. C’est ainsi qu’il a pu écrire des livres et des ouvrages plus modestes - en introduisant ce que l’on appelle dans la tradition platonicienne un lemme.

*Au passage, O. Willmann Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit), Braunschweig, 1907-2, 48 et suivants, explique cela plus en détail.*

Diogène Laërtios 3:24 rapporte : “Platon fut le premier à donner l’examen par analyse au Thasien Léodamas”. Elle consistait à présenter le voulu (provisoirement inconnu ou demandé) comme “donné” (déjà connu). Ainsi, on prétendait que l’inconnu était déjà connu. Puis on a travaillé avec : une stoïchiose (*KF 05*;-- 29 ; 31) ou une analyse factorielle (qui examine les relations).

Le trait caractéristique, dit Willmann, est “die vorgreifende Ansetzung des Gesuchten” : il serait plus approprié, dit Willmann, d’utiliser le nom de “prolepsis ou méthode lemmatique”, puisque l’analyse proprement dite ne commence qu’après. Cette analyse fonctionne avec des inconnues, que l’on prétend déjà connaître,

*O. Willmann, Abriss der Philosophie, Wien, 1959-5, 137, dit que l’une des applications de cette méthode lemmatico-analytique est l’introduction et le travail avec des inconnues (x, y, z) au lieu de nombres en mathématiques (l’algèbre depuis François Viète (1540/1603 ; mathématicien français) est devenue le calcul des lettres au lieu du calcul des nombres).*

Au lieu de “3 + 5”, on travaille avec “x + y” (ce qui inclut la généralisation).-- Une autre application est la “méthode de la boîte noire”. En électricité, on ne peut pas ouvrir une boîte. Mais on peut tester (travailler avec) les fils qui entrent et sortent. En soi, la boîte est “noire” (noire, inconnue). Dans ses relations (stoicheiosis) examinées, il révèle son secret au moins partiellement.



KF. 73.

**Note -- Agir comme si, peut être une illusion.**

D'où le doute méthodique. Les Académiciens ultérieurs (Deuxième Académie (Arkesilaos (-314/-240) ; Troisième Académie (Karneades (-214/-129)), certains Pères de l'Eglise (Saint Grégoire de Nussa (335/394), en Orient ; Saint Augustin de Tagaste (354/430)), R. Descartes (1596/1650 : "le doute méthodique") ont procédé de cette manière.

Charles Sanders Peirce critique sévèrement cette méthode en tant qu'expérience authentique : si elle doit être plus qu'un artifice rhétorique, elle doit mettre en avant des raisons ou des motifs réels. Si, en soi, on ne doute pas (en bonne conscience), alors on peut faire semblant de douter mais on n'est pas sincère. - Comme la preuve par l'absurde, le doute méthodique, s'il est rationnel, part d'un contre-modèle : " Si je dis cela, alors ce qui suit me réfute ".

Le doute est la raison du non-doute. La méthode lemmatique-analytique est l'introduction d'un " signe " qui représente ce qui n'est pas (encore) connu mais recherché (analysis) : l'acte de prétendre se manifeste par l'introduction de " quelque chose " qui remplace provisoirement le recherché.

**A propos :** le faux doute est le paradoxe du menteur (KF 69)

**"Je (prétendre) douter"**

contient quelque chose qui est un non-sens sémantique : dans la phrase même que je prononce, je dis en même temps quelque chose sur cette phrase elle-même (et je confonds le méta-langage avec le langage et le langage avec ce dont il parle). Cfr. I. M. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 72v. (*Stades sémantiques*).

Lisez tout ce que les trois grandes écoles de pensée disent sur la justification de l'axiome de la raison suffisante ou du motif. Personne ne doute vraiment de la validité car tout le monde applique le principe, -- du moins dans la mesure où il agit rationnellement. Notez le caractère restrictif !

Lorsque l'on dit, par exemple, que " le principe de raison est fondé, mais qu'il est lui-même suspendu au-dessus d'un "abîme" et qu'il n'est pas fondé, on n'est pas si loin du paradoxe ". Car on parle de jugements et de présupposés de jugements, mais on insinue qu'il s'agit de plus que de jugements et de présupposés de jugements. C'est précisément cette insinuation qui permet de parler du fondement "irrationnel" de la pensée rationnelle. Ou de "gouffre", ou de "foi". Ou de " décision " -- Ainsi Habermas, qui souligne la nécessité, praxéologique-pragmatique (présente dans l'essence même de tout acte de langage), a raison (KF 67).

KF. 74.

Comme le dit Habermas, la primauté de l'axiome de la raison ou du fondement est une nécessité naturelle. Pourtant, à un moment donné de leur vie, certaines personnes parviennent au raisonnement rationnel et à la "base" de ce principe.

Platonicienne, elle est la suivante : à partir des prépositions, elle est irréductible car ces prépositions la présupposent ; pourtant, elle est une évidence ou auto-évidence (qui est évidente par elle-même) ; par conséquent : on l'introduit comme un lemme ! Il n'est pas fondé dans la chaîne des jugements probants mais il est introduit, bien que non fondé, en raison de son évidence. Cette évidence comme prééminence absolue de toute preuve rationnelle est "une raison suffisante pour l'employer comme lemme, constamment. Jusqu'à ce que... le contraire semblerait. Car tel est le sort d'une réalité hypothétique.

**Conclusion** : les actes de langage, en tant qu'actes rationnels, mettent l'impératif naturel au premier plan ; la clarté permet de l'introduire et de l'utiliser ("travailler avec") comme un lemme dans le raisonnement, comme l'algèbre travaille avec  $x, y, z$ ). Jusqu'à présent, il n'y a pas de "raison suffisante" (!) pour bannir le lemme comme irrationnel (comme, par exemple, on bannit une hypothèse, après falsification (après réfutation)).

***Un raisonnement pragmatique à cet égard.***

Ch.S. Peirce (1839/1914), dans son ouvrage *How to Make Our Ideas Clear*, in : *Popular Science Monthly* Bd. 12 (1878 : 286/302, formule sa "maxime pragmatique" :

"Considérez quels effets cela pourrait avoir - de manière concevable - sur les roulements pratiques que nous concevons, l'objet de notre conception à avoir. Alors notre conception de ces effets est l'ensemble de notre conception". La phrase est très difficile à traduire. Mais l'idée est claire : "Cette maxime a été appelée - selon Peirce lui-même plus tard - un principe sceptique et matérialiste.

En fait, il ne s'agit que de l'application du seul principe de logique que Jésus a recommandé : "C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez". Elle est étroitement liée aux idées de l'Évangile. (...).

KF. 75.

Nous ne devons pas non plus interpréter l'expression "capacité de charge pratique" "dans un sens bas et sordide". (R. Berlinger, Hrsg. / Ch.S.S. Peirce, *Ueber die Klarheit unserer Gedanken*, Frankf.a.M., 1968, 62/63).

**Note --** Nous avons mis "maxime pragmatiste" dans le titre de cette section parce que Peirce lui-même, en tant que "réaliste scolastique", s'est opposé entre autres à William James (qui a revendiqué le terme "pragmatisme" pour lui-même), qui était trop nominaliste pour lui.

"Si - écrit Peirce en 1905 - une certaine prescription pour une expérience est possible, une expérience bien définie suivra.

En effet, comme Dewey l'écrira plus tard, " le monde en devenir " est au cœur de la pensée de Peirce. Si vous le voulez bien : la raison ou le motif est exploré dans ses applications futures provoquées par l'intervention expérimentale humaine.

Répétons la maxime pragmatique : "Considérez quels sont les effets pratiques que nous pensons être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l' objet". C'est ce qu'écrit Peirce en 1903.

### ***Effectivisme***

Ce terme refléterait fidèlement la question. Que savons-nous, à proprement parler, c'est-à-dire en observant ce qu'il produit comme effet, par exemple du principe de raison suffisante, si nous ne l'introduisons pas comme un lemme (provisoirement non fondé) et ne travaillons pas avec lui, de manière continue ? La seule chose que nous savons d'elle - dans cette hypothèse - est "ce que nous imaginons qu'elle est" ! Rien de plus. De la "boîte noire" ou du lemme, cependant, émergent les effets : tous nos actes rationnellement justifiables (connaissance, langage, pratique) sont structurés par lui. Le résultat est un plaidoyer long et ininterrompu en faveur du lemme introduit et toujours utilisé de la raison ou du motif.

En d'autres termes, la maxime pragmatique de Peirce présente précisément la même structure que la méthode d'analyse lemmatique de Platon.-- Pour des informations de fond, voir *John Dewey, Le développement du pragmatisme américain* in : *Revue de Métaphysique et de Morale* 29 (1922) : 4 (oct./déc.), 411/ 430 (un article très solide par lequel un qui, à sa manière instrumentaliste, se situe dans la même tradition pragmatiste que James et Peirce).

**Conclusion :** " Travaillez avec le principe de la raison ou du fondement, et voyez ce que cela donne " ! Ce n'est qu'alors que nous verrons ce que cela vaut.

KF. 76.

**Seizième échantillon : Platon a-t-il menti ? (76/84)**

**Bibliographie :** Georges Nivat, *Bulgarie / Pologne : Visite au monde de pierre*, in : *Journal de Genève / Gazette de Lausanne* 12/13.09.1992, 24.

L'auteur parle de deux ouvrages : *Tzvetan Todorov, Au nom du peuple (Témoignages sur les camps communistes)*, L'Aube, et *Tadeusz Borowski, Le monde de pierre (Trad. de Laurence Dyevre et Eric Veaux)*, Lettre internationale / Bourgois.

Considérons un instant ce que Nivat dit de la seconde œuvre qui donne son titre à son article.

“Lorsque, jeune homme, il a quitté le camp de concentration dans lequel il avait travaillé en tant qu'Aryen - transportant les cadavres et les mourants dans les convois en direction d'Auschwitz - Tadeusz Borowski est devenu communiste : comme beaucoup d'autres, il était alors convaincu que le “communisme” était “le moyen par excellence” de faire en sorte que les camps de concentration n'existent jamais. C'est la phase 1.

Cela contraste, bien sûr, avec le livre du penseur franco-bulgare (ancien structuraliste) Todorov ... qui parle des personnes qui ont vécu dans les camps communistes-bulgares. L'accent est mis sur le fait qu’“ils rencontrent encore leurs bourreaux dans les rues, qui épinglent fièrement les insignes d'honneur sur leurs poitrines” ! “Tu es un déchet”, leur a-t-on dit, et les bâtons, -- les bâtons, ont été appliqués ! Non loin de là, les prisonniers pouvaient voir les touristes occidentaux sur les plages”. Todorov a interrogé les personnes, y compris les bourreaux, et a enregistré leurs témoignages.

**Au passage**, Nivat note que les bourreaux communistes “parlent exactement la même langue que le général SS dans le film Shoah”.

### **Conclusion :**

Le modèle hitlérien a trouvé une imitation parfaite chez ses opposants. Comme si un seul et même motif ou raison était à l'œuvre - du moins en apparence - dans les camps opposés. Cette raison ou ce motif s'appelle “nom” ; “au nom du peuple”, tant dans l'Allemagne hitlérienne que dans le monde soviétique, les gens étaient privés de leurs libertés et même dépouillés de toute apparence humaine. La “raison” pour laquelle ce comportement barbare était “justifié” - *KF 60;-- 70* - sonnait “au nom du peuple (souverain)”.

Sans se demander si cette raison était une vraie raison, “réelle” (être) et non une raison factice.

KF. 77.

Maintenant, nous relisons *KF 21v. (Culture et normalité)* : les prisonniers avaient, au nom du peuple souverain, été rebaptisés “ déviants “ (= pas (plus) normaux). Les valeurs culturelles se trouvaient derrière et dans ce “nom” appelé “le peuple”.

Relisons *KF 08;-- 29 ; 33 ; 54*, où il est souligné qu’un ensemble de valeurs ne représente pas encore toutes les valeurs possibles, et encore moins les valeurs réelles. L’inductivisme que, sur les traces de Socrate, Platon nous a inculqué !

### **“Un second livre”**

Nivat : “Une deuxième œuvre nous invite à un dur voyage,--un livre vraiment impitoyable, un livre inoubliable. Un livre dont la lecture devrait être rendue obligatoire pour tous ceux qui ont oublié (les atrocités des camps de concentration) ; - pour les révisionnistes (*ndlr* : les nazis qui vont jusqu’à prétendre que les camps de concentration n’ont pas existé et veulent donc “réviser” les livres d’histoire).

Ce livre est *Le monde de pierre de Tadeusz Borowski*”. Ce livre - poursuit Nivat - est dur en ce qu’il est dépourvu de toute compassion, ou presque, en ce qu’il refuse les références à “l’autre monde”, c’est-à-dire à “l’autre monde avant ou après”.

Le personnage principal du livre - Tadeusz - est quelqu’un qui réussit à s’extraire de la bataille alors que les autres sont en train de mourir, il joue son bacon à l’intérieur ; les bébés mourants qui étaient encore dans les wagons de transport à l’arrivée à la gare d’Auschwitz, il les jette tout simplement dehors... Dans une conversation avec son chef de brigade français, Tadeusz dit : “Mon vieux, il y a en moi une haine, qui m’est radicalement incompréhensible, pour ceux par la faute desquels je travaille ici. Quand je pense qu’ils sont en route pour l’incinérateur, je ne ressens rien, absolument rien, qui ressemble à de la compassion. Si seulement la terre sous leurs pieds pouvait s’ouvrir, j’y taperais du poing ! Ça doit être pathologique. Je ne comprends rien. C’est ce que dit Nivat.

Relisons *KF 44 (Foucault, les Böhme’s)* ; (*33Goya*),-- 42 ; 55v.) : les monstres de la raison ou la Raison. N’oublions pas que le marxisme (y compris dans sa version léniniste) se veut un rationalisme et que le national-socialisme, bien que primitiviste (le vieux monde mythique allemand), n’en a pas moins mobilisé des personnes typiques du XXe siècle, parmi lesquelles de nombreux Allemands ... médecins (*KF 23/29, Raison biomédicale*).

KF. 78.

Nivat : “Inculquer la haine à de tels êtres est donc une réussite.-- Ils jettent les bases de -- je ne sais plus lesquelles -- une culture monstrueuse.-- Tadeusz aimait Platon,-- il avait une petite amie, une rue dans laquelle il vivait,-- une mère. Toutes ces choses ont été englouties dans le néant. “ Maintenant, je sais que Platon mentait, car ce monde terrestre n’est pas l’image d’un monde idéal, mais l’œuvre douloureuse et sanglante de l’homme. C’est ainsi que Tadeusz argumente”. Cela soulève la question de l’interprétation correcte de l’affirmation de Platon selon laquelle ce monde est une représentation d’un monde idéal. En particulier : en quel sens notre monde phénoménal actuel est-il une “image” d’un monde idéal ? Laissons parler Platon lui-même.

### ***La compréhension correcte de la doctrine des idées de Platon.***

*KF 11* nous a appris les deux manières de donner du sens, le sens et le fondement du sens... Qu’est-ce qu’une idée (“idea”, “eidos”) ? Nous répondrons d’abord en bref.

#### ***a. C’est un type de raison suffisante,***

En effet, elle détermine ce qu’est une chose (essence) et que / dans quelle mesure une chose est (existence) (*KF 04;--14;24;72*). Considérée ainsi, elle est le résultat de la *theoria* (*KF 03*), c’est-à-dire de l’“opsis” (connaissance directe), éventuellement étendue à l’“historia” (recherche, connaissance indirecte) - ou encore : la théorie des idées de Platon est le résultat de sa méthode hypothétique (*KF 08*).

#### ***b. Quelle est la raison ou le motif de cette idée ?***

C’est la véritable raison ou le fondement de l’analyse factorielle (*stoicheiosis*, *KF 05;--29;31 ; 72*) ou, en langage kantien, de la recherche des conditions de possibilité de quelque chose. Comme nous l’avons vu - *KF 06* - l’analyse paramétrique utilise l’induction (*KF 06 ; 08*) et procède dans le cadre du dialogue (*KF 02*).

Les deux méthodes, l’induction (‘epagogè’) et le dialogue (‘dialogos’), sont des modes d’échantillonnage,-- l’induction en abordant un aspect (élément, partie) d’une totalité de données, -- le dialogue en complétant dans leur unilatéralité les échantillons pris par chaque interlocuteur. Après tout, chacun de nous, chaque groupe limité, ne voit qu’une partie - un échantillon - de la réalité totale.

La règle qui régit le platonisme pourrait être “Bonum ex integre causa, malum e quocumque defectu” (Le bien met en avant la totalité dans son irréprochabilité, le mal est là quand tout ce qui manque à cette totale irréprochabilité).

KF. 79.

**Bibliographie :** Concernant le grand rôle de la stoïchiosité (analyse des paramètres ou facteurs), voir notamment E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Antw./Nijmegen, 1944, 34/42 (La deuxième période de la pensée de Platon) ; 42/51 (*La théorie des “nombres-idées”*).

G.J. de Vries, *L'image de l'homme chez Platon*, in : *Tijdschr.v.Filos.* 15 (1953) : 3, 426/439 (un des meilleurs articles) - Voilà pour l'arrière-plan méthodologique de la théorie des idées.

### **Modèle applicable.**

Le printemps bat son plein. Je sors dans la nature : que vois-je ? Des jonquilles sauvages ici et là. - Si vous avez un peu de mythologie grecque dans la tête, vous pensez au mythe de Narkissos (*KF 54 et suivants*) : après être mort - littéralement - par manque de force vitale, il a été transformé en jonquille par la féroce déesse du destin, Némésis. Ce serait donc “la vision mythique” du phénomène du narcisse.

Platon connaît les mythes, les valorise, mais de manière restrictive (dans la mesure où ils sont immoraux, il les rejette comme “ plus rien que quelque chose “ (“ me on “) littéralement : non-chose). Si nécessaire, il utilise un mythe dans ses textes, lorsqu'il n'a pas d'idées rationnelles à sa disposition, parce que, même pour le Platon dit “fuyant le monde”, la “raison” est un aspect typiquement humain de l'âme de l'homme, et même à un haut degré ce qui le rend vraiment humain.

Mais je passe outre cette sagesse mythique et je regarde attentivement (“theoria”) la structure du seul spécimen que je tiens dans ma main : j'observe avec précision - akribos - par exemple la fleur en forme de trompette. Je compare avec un deuxième spécimen. Et ainsi de suite.

Dans mon “nous” (esprit), le concept humain “narcisse” se forme et se développe progressivement en un concept universel, englobant tous les narcisses (possibles). C'est la stoïchiosité en tant que collection d’“éléments” (= spécimens, “images”) qui ont tous les caractéristiques communes de “la” jonquille (le concept abstrait).

En même temps, j'ai remarqué que les narcisses préfèrent apparaître en groupe (par exemple par la propagation des tubercules). Pour voir cela, il faut considérer le stoïcisme comme un système d'éléments cohérents.

**Conclusion :** la stoïchiosité conduit à la généralisation et à la généralisation. Deux formes complémentaires de totalisation ou de formation d'un concept de “totalité”. Cette totalité sous ses deux formes est l'idée (ici : “le” narcisse), dans la mesure où elle se manifeste dans nos concepts.

KF. 80.

Veillez noter le caractère restrictif de la dernière phrase “dans la mesure où l’idée transparait dans notre compréhension”. Car l’idée n’est pas notre compréhension ! C’est ce qui rend notre compréhension possible (condition de possibilité, “hupothèse”).

Je continue, avec d’autres qui poursuivent la même chose - explorer les merveilles du “fusus”, natura, nature - et que voyons-nous ? Une jonquille déformée ! Comment savons-nous qu’il est déformé ? Car avec le concept universel et systémique (généralisation / généralisation), le narcisse chanceux (en termes platoniciens : “le bon narcisse”) est apparu dans notre esprit. Si vous aimez : le narcisse idéal, parfait. Notre stoïcisme ou analyse factorielle le découvre aussi. Cet idéal (dans ce cas du narcisse) est aussi “l’idée”.

Notez que ce n’est pas notre compréhension de cet idéal qui est l’idée. Seule l’idée rend possible ce concept ou cette conception idéale. Ce n’est qu’alors que les jugements de valeur deviennent possibles.

**En résumé :** concept général (tous les narcisses (possibles)) ; concept de système (l’interconnexion de tous les narcisses (possibles)) ; concept idéal (le narcisse parfait) !

C’est ce que nous offre la stoïchiose du phénomène naturel “narcisse”. Nous la résumons dans le nom (onoma, lat. : “nomen”) “narcisse”. Nous le résumons dans le concept abstrait de “jonquille”. Mais l’idée n’est ni l’un ni l’autre. Pourquoi pas ? Parce que l’idée est quelque chose qui a toujours été à l’œuvre dans les phénomènes naturels avant toute intervention humaine, et c’est... en tant que “modèle” au sens de parangon ou de “cause exemplaire” (comme on disait aussi dans l’Antiquité). Tout comme on dit d’une fille qu’elle est “modèle” lorsqu’elle peint une déesse ou fabrique une statue de déesse. C’est pourquoi Platon dit que l’idée est préexistante.

**Note :** Il est donc radicalement trompeur de traiter la théorie des idées dans la théorie des concepts (une subdivision de la logique traditionnelle). Comme le fait *E. De Strycker, Beknopte geschiedenis van de Antieke filosofie, Antw., 1967, 95/ 100 (Zijnsleer)*, la théorie des idées appartient à l’ontologie. C’est-à-dire dans la partie de l’ontologie qui traite de la raison objective ou du fondement du fait vérifiable qu’il existe une universalité, une cohérence systémique et une idéalité dans la nature. Cette raison ou ce fondement est quelque chose d’objectif, dans et pourtant derrière, au-dessus, avant le donné.



KF. 81.

***L'unique original / les nombreux modèles.***

Cette fois, nous utilisons le terme “modèle” non pas dans son sens ancien, mais dans celui de la théorie des modèles, plus récente, c’est-à-dire dans le sens de “ce qui fournit des informations (insight) sur un original (sur lequel on cherche des informations)”.

Lorsque *E.W. Beth, The Philosophy of Mathematics*, 46 ff, aborde le thème des “nombres d’idées” (une très mauvaise traduction plus vraie de “structuration des idées”), il dit, o.c., 47 ff : “ Par exemple, des idées. Ceux-ci sont désincarnés et précèdent les corps. Pourtant, chaque idée, considérée isolément, est une, mais considérée en relation avec d’autres, plusieurs”. Nous aimerions illustrer quelque chose de similaire avec ceci.

**a.** Notre voyage inductif à travers le “fusus” (la nature) ne nous fournit que des échantillons, et notre dialogue avec les autres co-enquêteurs nous permet de comprendre que chacun d’entre nous ne fournit qu’une seule perspective - un autre mot pour “échantillon” (mais bien aimé par le Père Nietzsche).

**b.** Comment pourrait-on prétendre, dans ces conditions très restrictives, que nos concepts, de nature inductive-dialogique, saisissent réellement et complètement à la fois la totalité (universelle et globale) et l’idéauté ? Certainement pas Socrate et Platon. La représentation fidèle et complète de la pleine réalité et de la pleine valeur d’une chose n’est présente que dans son idée. Pour chaque approche humaine et au-delà de cette approche.

**Conclusion** : les phénomènes visibles et tangibles que nous offre la nature, ce que nous offrent nos concepts (sans parler de nos termes) - en l’occurrence un nombre très limité de jonquilles - ne sont que des modèles de l’original, de l’idée. Cet original peut facilement être le sujet (original) dans nos déclarations (car il est l’inconnu), mais cela devient difficile lorsqu’il est utilisé comme un dicton. Pourquoi ? Parce que nous n’avons pas de contrôle direct sur l’idée. Nous avons une emprise sur ses modèles. Platon les appelle à juste titre des “images”. Images de l’idée.

***Les images imparfaites.***

Nous l’avons vu il y a un instant : “ Regardez, il y a un narcisse difforme ! Cela peut être tragique (un être humain déformé, par exemple). Mais elle peut aussi être comique : pensez au clown qui “imite” l’être humain (idéal) de manière “déformée” (qu’est-ce qu’une imitation ou une image qui fait rire, sinon une “caricature” ? Les modèles réels des idées sont le plus souvent des “caricatures” (N. Gogol).

KF. 82.

Note--Lisez *KF 04v. (Le Transcendental)*... L'idée est une illustration vivante du quadrilatère "être, vrai, un bien". L'être" est tout ce qui est réel (non-rien). Est "vrai" tout ce qui, en soi ou hors de soi, a une raison ou un fondement nécessaire et de préférence suffisant (a un sens, peut être compris, peut être expliqué). Est "unique" tout ce qui, en raison de sa similitude, appartient à une seule et même collection et, en raison de sa cohérence, appartient à un seul et même système (la collection et le système font l'unité de la multitude). Le "bien" est tout ce qui a de la valeur de quelque manière que ce soit.

Ne voyez-vous pas que l'idée de l'"être" (ici l'échantillon de narcisse) rend compréhensible ("vrai") en "sondant" cet être à la raison ou au fondement de ses similitudes et connexions ("un") et à la raison ou au fondement de son évaluabilité sous forme de jugements de valeur (réussi / déformé par exemple) ("bon").

Comme le dit *O. Willmann, Abriss der Philosophie*, Vienne, Herder, 1959-5, 372, "Eukleides de Mégare, de l'école mégaro-socratique, a lié la pensée socratique à la "spéculation" éléatique (*note* : au sens antique de "fathoming") et a initié la connexion des concepts d'"être, de vérité, d'unité, de bonté", connexion que Platon a poursuivie jusqu'à la "fusion"

A la lumière qui éclaire les quatre concepts ontologiques de base, on comprend encore mieux la théorie des idées.

*En passant*, Willmann met habituellement l'accent non pas tant sur les Éléates (qui ont particulièrement mis l'accent sur le "un") que sur les Paléopythagoriciens (qui ont apporté l'unité dans la multiplicité à travers le concept de "structure" ("arithmos") ou de "configuration").

#### ***Du "ontos on" au "mè on".***

De ce qui est vraiment réel (et non apparent) à ce qui est plutôt rien que quelque chose (non-chose) ! C'est ce que le platonisme a toujours affirmé, lorsqu'il considère le cosmos actuel et, en particulier, l'humanité actuelle ou "phénoménale" (theoria). Quel nombre d'images difformes, à pleurer (tragique) ou à rire (comique).

Comment un Tadeusz (Borowski) peut-il affirmer, avec quelque raison ou fondement que ce soit, que Platon "mentait" ? Il ne peut le faire qu'en n'ayant même pas lu Platon (à part un "résumé" rapide et facile), ou en ne l'ayant pas lu "correctement".

KF. 83.

***Les caricatures.***

“Le monde terrestre ne reflète pas un idéal” disait Tadeusz (Borowski). Il s’agit précisément d’une affirmation platonicienne ! Car, comme le dit *de Vries, Plato’s Image of Man*, 430, “toutes les propositions de Platon n’ont qu’une validité limitée”. C’est-à-dire qu’il s’agit de jugements restrictifs, réservés. Dans ce cas : “Le monde terrestre reflète un idéal” ! Les deux - un des nombreux exemples de “l’harmonie des contraires” - sont vrais dans une certaine mesure en même temps. Ils se corrigent l’un l’autre, ce qui explique ce qui suit.

***L’homme en tant qu’âme située dans le corps, la polis et le cosmos.***

Cfr. *KF 01*.

**a. *Cosmique***

“Platon décrit les deux forces qu’il voit dans l’univers : le nous, compréhension raisonnable accompagnée d’un but, et l’*anankè*, co-cause inévitable qui n’a qu’un sens négatif dans la mesure où son existence sans raison empêche un façonnement parfait du tout - le cosmos - selon l’exemple divin”. Cfr. *KF 49*, où nous avons déjà mentionné ce double élément “formateur” (fondateur de l’univers).

Pour un aperçu plus complet et historiquement précis, voir *A. Rivier, études de littérature grecque (Théâtre / Poésie lyrique / Philosophia / Médecine)*, Genève, Droz, 1975, -- o.c. 3/42 (*Eschyle et le tragique*) - o.c. 23 : “*Nécessité, Destin, Fatalité*” - ; o.c., 139/161 (*Un débat sur la tragédie grecque (Le héros, le ‘nécessaire’ et les dieux)*) ; également o.c., 163/194 (*Remarques sur le ‘nécessaire’ et la ‘nécessite’ chez Eschyle*). Celui qui parcourt ces textes en connaisseur comprendra pourquoi Platon n’hésite pas à inclure le terme “*anankè*” (nécessité, “nécessite”) avec l’ensemble de la tragédie aischulienne dans sa réflexion.

**b. *Politique.***

Faut-il encore expliquer comment Socrate et dans son sillage Platon ont abordé la dégénérescence de la société, entre autres et surtout dans la forme typiquement “rationnelle” de cette dégénérescence, à savoir l’expertise sans scrupules (fortement prônée par un certain nombre de sophistes) ? Cfr. *KF 19* (où nous avons abordé cet aspect politique). Et que dire du contenu de sa Septième lettre (où la dégénérescence de la société sicilienne est évoquée en termes non équivoques) ? Que peut-on dire de la condamnation à mort d’un homme noble comme Socrate ? La polis où vivait Platon était “l’œuvre douloureuse et sanglante de l’homme”.

KF. 84.

*c. Individuel.*

Il va sans dire que toute la psychologie platonicienne tourne autour d'une triade, à savoir "le grand monstre des pulsions inférieures (la vie nocturne, la "diaita" (vivre, manger, boire), le sexe, l'économie), le petit lion (la partie la plus noble de l'âme qui tient ou tombe avec l'honneur et le sens de l'honneur, non sans ses frustrations telles que le chagrin, le ressentiment, la colère et ainsi de suite) et enfin le petit homme (c'est-à-dire tout ce qui est esprit dans l'âme).

Voyez-vous le différentiel "grand, moins grand, petit" ? Ce qui constitue l'humain dans l'homme est, dans l'expérience platonicienne de l'homme - l'homme tel qu'il est réellement, phénoménalement, et non tel qu'il est conçu dans de vagues idéaux - le plus petit des trois aspects de l'âme. Si une telle chose n'en dit pas long. Mais alors, il faut avoir lu Platon... et médité sur lui-même, de sorte qu'au lieu de s'inspirer de fausses idées, on arrive à une conception significative.

*Anagogie... pas catagogie.*

Anagein" signifie "éducation vers le haut" ; "katagein" signifie "éducation vers le bas". En termes topiques : " anagogè " est construction, au besoin par rétablissement et/ou actualisation ; " katagogè " est alors " Destruktion " (Heidegger), " déconstruction " (Derrida), réduction.

En d'autres termes, en dépit de l'évidence brute du contraire, Socrate et Platon ont continué à s'efforcer de développer dans les âmes (des jeunes en particulier) tout ce qui est supérieur, notamment des idées supérieures telles que l'"isonomia" (égalité démocratique des droits), le "dialogos", le fait d'entrer en conversation les uns avec les autres afin de rapprocher les problèmes, par un échantillonnage inductif, d'une solution, sinon idéale, du moins réalisable.

C'est autre chose que le martelage constant de "mondo cane" (monde des chiens), - de mots d'ordre nihilistes. Quelle solution aux problèmes de la vie quotidienne peut-on tirer des profondeurs d'un Heidegger "destructeur" ? Que peut-on construire avec "la déconstruction" qui consiste à critiquer et à critiquer le critique et à critiquer le premier critique.... ... ?

N'est-ce pas un "regressus in infinitum" (KF 64), une rechute sans fin dans la pensée "négative" (comprenez : catagogique) ? La pensée "positive" (qui signifie "anagogique") est, entre autres, un mot d'ordre du Nouvel Âge. Peut-être que le platonisme que nous avons défendu ici de toutes nos forces peut y contribuer. Pour le bien de la "culture" à venir.

Contenu

<i>Introduction... une méthode philosophique.</i>	(01/10)
<i>Premier échantillon : vers une définition de la “culture”.</i>	(11/16)
<i>Deuxième échantillon : toujours à la recherche d’une définition.</i>	(17/22)
<i>Troisième échantillon : Médecine et cultures modernes</i>	(23/29)
<i>Quatrième échantillon : le principe de la raison suffisante.</i>	(30/34).
<i>Cinquième échantillon : La raison suffisante chez de Kafka.</i>	(35/39)
<i>Sixième échantillon : le “ modèle “ de la raison</i>	. (40/42)
<i>Septième échantillon : “L’autre. De raison”.</i>	(43/48)
<i>Huitième échantillon : le retournement de situation.</i>	(49/52)
<i>Neuvième échantillon : toujours l’analyse du destin</i>	(53/55)
<i>Dixième échantillon : le motif de la “ raison “.</i>	(56/59)
<i>Onzième échantillon : rationalisme critique.</i>	(60/63)
<i>Le douzième échantillon : renouer avec le rationalisme critique.</i>	(64/65)
<i>Treizième échantillon : la théorie critique.</i>	(66/69)
<i>Quatorzième échantillon : le déconstructionnisme</i>	(70/71)
<i>Quinzième échantillon : l’approche lemmatico-analytique</i>	(72/75).
<i>Seizième échantillon : Platon a-t-il menti ?</i>	(76/84)